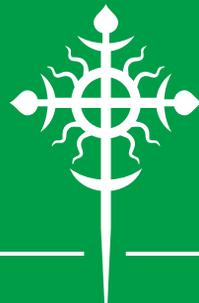


Cahiers LITUANIENS



N°8 - Automne 2007 - 8^e année



www.cahiers-lituanien.org

Cahiers LITUANIENS

Revue en langue française sur la Lituanie

« Ce pays, c'est la Lituanie dont le nom remplit ma tête et mon cœur. Je veux vous la faire connaître. Venez ! Je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante. Nous voici aux confins des terres polonaises, déjà nordiques, certes, mais amoureuses encore des couleurs. Un coup d'aile, et nous survolerons un pays où toutes choses ont la couleur éteinte du souvenir. Une senteur de nymphéas, une vapeur de forêt moisissante nous enveloppe. C'est Lietuva, la Lituanie, la terre de Gedymin et de Jagellon. »

Oscar Milosz (1919)

« Nous devons faire l'Europe, non seulement dans l'intérêt des peuples libres, mais aussi pour pouvoir y accueillir les peuples de l'Est qui, délivrés des sujétions qu'ils ont subies jusqu'à présent, nous demanderaient leur adhésion et notre appui. Nous leur devons l'exemple d'une Europe unie et fraternelle, car ils auront besoin de nous dans l'immense tâche de réadaptation qu'ils auront à accomplir. »

Robert Schuman (1958)

« Par trois fois, les Lituaniens ont fondé leur État, mais cette troisième fois, dont nous avons été nous-mêmes les témoins et les acteurs, est à mes yeux la plus réussie, c'est celle qui a vu couler le moins de sang. Plus encore, c'est certainement la première fois que nous vivons en si bonne entente avec tous nos voisins. Cette décennie est la plus longue période de liberté dans l'expérience des Lituaniens. »

Marius Ivaškevičius (2001)

N°8 / 2007

Strasbourg, automne 2007

Revue publiée avec le soutien financier
de la Fondation Robert Schuman (Paris)

Illustration de couverture :

Algirdas Steponavičius : *Pasakos Striukis beuodegis*
ilustracija. III. 1974. 10,5 x 17,5
(Illustration pour le conte *Le loup sans queue*
avec l'aimable autorisation de Birutė Žilytė)

Éditeur :

Association Alsace-Lituanie
4, place Arnold - 67000 Strasbourg
Tél. & Fax : 03 88 60 35 73

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Sylvie Burin des Roziers, Liucija Černiuvienė,
Marie-Françoise Daire, Piotr Daszkiewicz, Annie Dumoulin,
Liudmila Edel-Matuolis, Jean-Marie Hummel, Eglė Kačkutė-Hagan,
Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelini,
Karolina Paliulis, Yves Plasseraud, Marielle Vitureau, Saulius Žukas.

Crédits photographiques :

Birutė Žilytė : p.4, 21, 30, 31, 36, 47, 48, 54, 58. Bernard Jusserand : p.6, 12.
Nathalie Lorand : p.22, 24, 26. Laima Bialopetravičienė : p.37.
Karina Firkavičiūtė : p.43.

ISSN 1298-0021 (pour la revue)
ISBN 978-2-9521912-5-8 (pour le n°8)

Conditions d'abonnement : 1 an - 10 euros, 2 ans - 16 euros

© Alsace-Lituanie / Cahiers Litvaniens, 2007

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Ireg

Dépôt légal : 4^e trimestre 2007

Tous droits réservés

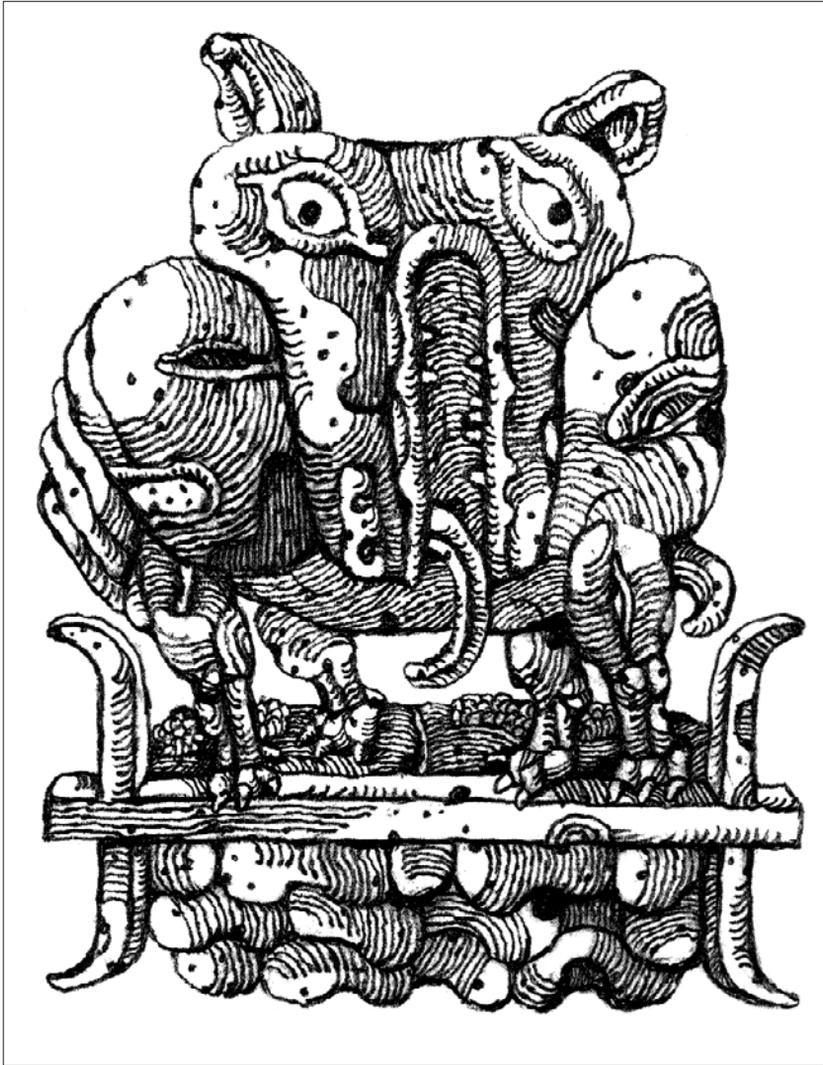
Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en France

www.cahiers-litvaniens.org

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	5
<i>HISTOIRE</i>	
La Lituanie et la culture française pendant la première indépendance (1918-1940)	7
<i>par Julien Gueslin, docteur en histoire, Strasbourg</i>	
Les Français à Memel/Klaipėda 1920-1923	13
<i>par Bernard Jusserand, co-organisateur de l'exposition éponyme du Musée historique de la Lituanie mineure à Klaipėda</i>	
<i>CULTURE</i>	
Sur la première Exposition d'art lituanien à Vilnius (1907)	23
<i>par Nathalie Lorand, historienne de l'art, Paris</i>	
Algirdas Steponavičius : « le mystérieux miroitement de l'être »	31
<i>par Birutė Žilytė, artiste peintre, Vilnius</i>	
Vytautas Kazimieras Jonynas : « Au croisement mondial des arts »	37
<i>par Laima Bialopetravičienė, directrice adjointe du Musée des beaux-arts de Lituanie</i>	
Les Karaïmes, peuple de Lituanie	41
<i>par Marielle Vitureau, journaliste indépendante, Vilnius</i>	
<i>LANGUE ET LITTÉRATURE</i>	
Le multilinguisme en Lituanie, hier et aujourd'hui	49
<i>par Irena Smetonienė, présidente de la Commission de la langue, Vilnius</i>	
« Attraction » Sélection de poèmes de Vladas Braziūnas	55
<i>Présentation et traduction de Jean-Claude Lefebvre</i>	
Sommaire des numéros précédents	59
Turinys lietuvių kalba	60
Summary in English	



Algirdas Steponavičius, illustration « Les ruses du renard » pour le livre de Petras Cvirka « Les contes du pays de Niémen », 1988.

Éditorial

par Philippe Edel

L'Europe unie, qui se construit pas à pas depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, en incluant les pays d'Europe centrale et orientale depuis l'effondrement du bloc soviétique, est le fruit du rapprochement volontaire de peuples qui veulent partager un espace de paix, de respect des droits fondamentaux, de solidarité et de protection, ainsi que de développement économique et social. En surmontant nationalismes et idéologies, cette dynamique s'appuie sur une histoire et des valeurs culturelles ou religieuses communes qui, dans notre inconscient collectif, nous donnent ce sentiment d'appartenance à un même ensemble, tant géographique que culturel. Socrate, Dante, Shakespeare, Mozart, Chopin ou Tchékhov font autant partie aujourd'hui de nos références culturelles que Molière et Voltaire.

Malgré des hommes d'exception dès le XVIII^e siècle tel que Donelaitis, la Lituanie n'a pas pu bénéficier d'un contexte favorable pour faire émerger des références aussi reconnues, à cause de nombreux facteurs tels que sa relative petite taille, sa christianisation tardive, sa situation aux confins orientaux du monde latin, son incorporation successive dans l'espace culturel polonais puis russe. Ainsi, si les origines de l'art populaire lituanien se perdent dans la nuit des temps, la création artistique individuelle ne remonte qu'au début du XX^e siècle. Il n'est donc pas étonnant que ce ne soit qu'en 1907, au lendemain de la révolution de 1905, que se tint à Vilnius la première exposition d'art lituanien, présentée dans ce numéro. Depuis, de grands artistes font honneur à la Lituanie, tels que les deux présentés ici, Vytautas Kazimieras Jonynas (1907-1997) et Algirdas Steponavičius (1927-1996), à qui nous devons l'illustration de la couverture et des pages intérieures.

Les relations entre la Lituanie et la France sont le deuxième point fort du présent numéro, d'une part avec le développement des liens culturels entre les deux pays pendant l'entre-deux-guerres, et d'autre part avec l'épisode méconnu du mandat français sur le « Territoire de Memel » (aujourd'hui Klaipėda) de 1920 à 1923. Si aucun lien historique, traditionnel ou sentimental ne liait la France à ce lointain coin de terre sur la rive de la mer Baltique, son dénouement permit à la Lituanie de se constituer un accès maritime qui est encore aujourd'hui vital au développement économique du pays.



Le capitaine Vaukaire et des officiers de passage sur le môle de Memel.

Les Français à Memel/Klaipėda 1920-1923

par Bernard Jusserand

Au sortir de la Première Guerre mondiale, l'un des points d'appui de la politique française en Europe centrale¹ fut l'administration du Territoire de Memel au nom des Alliés. Cet épisode, bien oublié aujourd'hui et déjà négligé à l'époque, a conduit une mission administrative et un bataillon de chasseurs à pied à séjourner trois ans dans cet avant-poste de la Prusse au-delà du Niémen, entre février 1920 et février 1923. Les intentions des Alliés, quand ils décidèrent de retirer au Reich sans plébiscite ce territoire, ne sont pas entièrement élucidées. Les comptes rendus des commissions qui préparèrent les décisions montrent² que les choix furent faits très rapidement par des diplomates peu au fait des réalités de ces régions bien lointaines.

Le propos de cet article est d'évoquer brièvement et en marge des questions politiques et diplomatiques, la vie des Français dans ce territoire de Memel qui fait aujourd'hui partie de la République de Lituanie et porte le nom de Klaipėda. Parti de recherches philatéliques³ et en l'absence de documentation historique disponible en français sur cet événement⁴, l'auteur a mené des recherches personnelles et a en particulier retrouvé les descendants de nombreux acteurs français à Memel. Il a rassemblé ainsi une abondante documentation principalement photographique sur leur séjour en Europe centrale qui porte témoignage du rôle qu'ils ont eu d'assurer un ordre transitoire dans un territoire lointain au devenir incertain. Cette documentation fait l'objet d'une exposition co-organisée par l'auteur et le Musée historique de Lituanie Mineure à Klaipėda⁵ ainsi que d'un catalogue⁶ bilingue lituanien-français. Dans cet article qui reprend succinctement le contenu de ce

¹ À ce sujet, voir les articles *Entre illusion et aveuglement : la France face à la question lituanienne (1920-1923)*, Julien Gueslin, Cahiers Lituanien n°2, (2001) et *La Lituanie et la culture française pendant la première indépendance (1918-1940)*, Julien Gueslin, Cahiers Lituanien n°8, (2007).

² *Die Entstehung des « Territoire de Memel » und die Pläne der französischen Administration (1919-1923)*, Christian Alexander Schröder, Nordost-Archiv, Lüneburg, Neue Folge Band X/2001, 45

³ *Les Français à Memel (1920-1923)*, Bernard Jusserand, Timbres Magazine, mars 2005, p. 76 et avril 2005, p. 96

⁴ Depuis cette date est paru en Lituanie le livre d'Isabelle Chandavoine, *Les Français à Klaipėda et après, 1920-1932*, éditions Zara, Vilnius (2003)

⁵ Exposition présentée durant l'année 2007 à Klaipėda en janvier-février, au Musée national de Lituanie à Vilnius en mars-avril, au Service historique de la Défense au château de Vincennes en septembre, au Palais du Conseil de l'Europe à Strasbourg en octobre et au Musée de l'infanterie à Montpellier en novembre-décembre.

⁶ *Prancūzai Klaipėdoje*, éditions Libra Memelensis, Klaipėda (2007)

catalogue, nous allons décrire successivement les deux entités présentes à Memel, le bataillon de chasseurs à pied (BCP) et la mission internationale, puis évoquer quelques événements significatifs de la vie des Français à Memel.

Le 21^{ème} Bataillon de chasseurs à pied

Créé au XIX^e siècle, le 21^{ème} bataillon de chasseurs est en garnison dans les Vosges à Gérardmer à l'issue de la Première Guerre mondiale. Ce n'est qu'à la fin janvier 1920 que lui parvient l'ordre de son départ à Memel où il remplace le 13^{ème} BCP qui vient d'être envoyé en renfort en Silésie. Pour assurer sa nouvelle mission, le bataillon est renforcé de deux compagnies enlevées au 3^{ème} BCP. C'est avec un effectif d'environ 750 hommes, dont une trentaine d'officiers, que le bataillon va rejoindre Memel en trois convois ferroviaires successifs dans les premiers jours de février 1920. C'est ce même bataillon qui restera en garnison dans le Territoire pendant toute la durée de l'administration française, avec des effectifs sans cesse décroissants. À Memel, le gros de la troupe et l'état-major, sous le commandement du chef de bataillon Guillaud, est installé dans une ancienne caserne d'infanterie allemande tandis que sont détachées respectivement à Heydekrug (aujourd'hui Šilutė) et à Pogegen (Pagėgiai) une compagnie et une compagnie et demie. La première réduction d'effectifs à la fin de 1921 est assez modeste, puisqu'elle ramène le bataillon à ses effectifs normaux de quatre compagnies. Elle s'accompagne du départ d'un certain nombre d'officiers. Elle est suivie d'une seconde réduction en avril 1922 qui ne laisse plus que deux compagnies sous les commandements des capitaines Fischer et Vaukaire. La dernière réduction laisse, après l'été, un bataillon exsangue puisqu'il ne compte plus qu'une seule compagnie. Ce bataillon fantôme passe le 20 juillet 1922 sous le commandement du chef de bataillon Thibeaud qui avait déjà occupé le poste de sous-préfet de Heydekrug en 1920-21.

La Mission de Memel

La Mission de Memel est l'organe qui assure la responsabilité de l'administration du Territoire sous statut international. À ce titre, elle est rattachée à la Conférence des Ambassadeurs qui est formée des ambassadeurs à Paris des puissances victorieuses (France, Grande-Bretagne, Italie, États-Unis et Japon) et a la charge de superviser la mise en œuvre des traités de paix et d'examiner les litiges éventuels. La situation à Memel n'a donc rien à voir avec un mandat de la Société des Nations, comme cela est trop souvent écrit. Pour les questions militaires, la mission de Memel est rattachée au

Comité Militaire Allié de Versailles, une autre création des Traités, présidée en 1920 par le maréchal Foch. C'est le général de brigade Odry qui est désigné le 3 février 1920 pour diriger la mission de Memel. Au moment de la décision, il séjourne en Pologne où il commande le 1^{er} corps de l'armée polonaise en cours de reconstitution avec l'aide française. Il est entouré d'un état major. La mission militaire ne subsistera pas longtemps et sera dissoute à la mi-juin. Il semble que la situation militaire à Memel ait finalement été beaucoup plus calme que prévu et que les dépenses importantes causées par le fonctionnement de la mission aient été rapidement jugées inutiles. Seul le général Odry reste à Memel comme représentant suprême des Alliés. C'est le titre de Gouverneur de Memel qui lui est le plus fréquemment donné. Restent également les deux conseillers civils P. Malin et G. Petisné et le capitaine Laroche, incorporé dans les services civils.

De cette chronologie compliquée, on peut tirer quelques conclusions générales. En premier lieu la configuration de l'état-major français à Memel a beaucoup évolué pendant l'année 1920 et a peiné à se stabiliser. Les effectifs ont été fortement réduits. La réduction se poursuivra à rythme beaucoup plus modéré par la suite. Il semble bien que les Français aient rapidement renoncé à administrer directement le territoire et aient choisi de s'appuyer sur les notables locaux en ne conservant qu'une tâche de supervision. L'élément civil l'a rapidement emporté sur l'élément militaire avec la formation d'un petit noyau stable autour du préfet Petisné. Cette évolution prend également un tour personnel avec la prise en main progressive du pouvoir par celui-ci, au détriment du général Odry. La plupart des affaires échappent au Gouverneur et sont désormais traitées au Commissariat civil, sous la direction du préfet Petisné. Celui-ci, arrivé à Memel avec le titre de «Commissaire administratif», devient «Préfet Commissaire civil» dès juin 1920, titre avec lequel il cosigne avec le général la plupart des décisions publiées au Journal Officiel du Territoire⁷, pour devenir finalement le 1^{er} mai 1921 «Haut-commissaire Allié», tandis que le Général Odry est rappelé en France.

Quelques temps forts de la vie française à Memel

La vie à Memel a laissé principalement aux Français un souvenir de monotonie et d'isolement. Il ne se passa pas grand-chose d'imprévu pendant ce séjour de trois années, à part son dénouement. La communauté française manifestait un fort attachement à tous les événements qui la rapprochaient

⁷ Publication administrative du Territoire, paraissant en allemand et en lituanien à partir du 1^{er} mars 1920. Le seul exemplaire complet connu de l'auteur est disponible en microfilm à la Bibliothèque nationale de Lituanie.

de la mère patrie, telles les visites de la Marine, d'officiers en poste dans la région ou d'officiels venus de France, ou qui brisaient la monotonie du quotidien, telles les célébrations du 11 Novembre et du 14 Juillet. Nous allons évoquer maintenant certains de ces événements qui marquèrent plus fortement la vie à Memel.

Le premier d'entre eux est bien évidemment la passation de pouvoir entre les autorités allemandes et les Alliés le 15 février 1920. C'est le seul événement notable qui se passa à la mairie, qui fut pavoisée pour l'occasion des couleurs des cinq nations alliées, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, les États-Unis et le Japon. Seules la France et la Grande-Bretagne avaient des représentations importantes, avec de nombreux officiers venus des diverses missions de la région et des marins français et anglais. La marine française était représentée dans la région par la division navale de la Baltique, basée à Copenhague, qui venait d'être créée pour réagir à l'activisme anglais dans la région⁸. Cette création sans lendemain fut dissoute dès la fin de 1922, juste avant l'attaque de Memel. Elle joua néanmoins un rôle important dans la vie locale, et les rapports de ses officiers conservés aux archives de la Marine constituent des sources très détaillées sur celle-ci. On ne sait rien d'autres représentations officielles présentes à la cérémonie. Elles étaient au mieux modestes. On sait par contre que le général Odry rencontra l'après-midi les fonctionnaires du Territoire et tenta de les rassurer quant à leur avenir.

Si l'année 1920 donna la préférence à des cérémonies militaires organisées au port à proximité des navires français pavoisés, les années suivantes virent l'apparition d'un nouveau type de festivités avec la venue de délégations officielles françaises. Ce sont les parlementaires qui ont laissé le plus de souvenirs, en particulier le sénateur Anatole de Monzie et le député Georges Gérald. Le premier est un homme politique français assez important qui sera plusieurs fois ministre et qui connaît personnellement G. Petisné. Le député Gérald est certainement la personnalité française la plus active à Memel. Il fut désigné membre d'honneur de la Chambre de commerce de Memel le 31 août 1921. Si Georges Gérald participe à plusieurs cérémonies officielles aux côtés des autorités de Memel, c'est en juillet 1922 qu'il est le plus visible à l'occasion de l'escale du croiseur Jules Michelet, qui coïncide avec la visite d'une mission parlementaire dont il fait partie. Le croiseur cuirassé Jules Michelet, un navire de grande taille de la marine française, effectue une tournée de prestige en mer Baltique pendant l'été 1922. À chacune de ses escales sont organisées à bord des réceptions que seul

⁸ *La rue Royale et la Baltique orientale : l'exemple des pays baltes (1919-1924)*, Philippe Lasterle, in « Bâtir une nouvelle sécurité », CEHD 2001, p. 299, aussi à : <http://www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/04histoire/articles/marine/2vapeur/2royal.htm>

un navire de cette taille peut accueillir. Nous possédons une description détaillée de sa visite dans un rapport au ministère de la Marine. Le Jules Michelet arrive à Memel le 9 juillet 1922 avec à son bord l'amiral français Pugliesi-Conti. Plusieurs navires de la division navale de la Baltique étaient au port, dont l'avisos Oise qui avait amené le 5 juillet une mission parlementaire venant d'Helsinki, dans le cadre d'un voyage qui l'avait menée en Lettonie, en Estonie et en Finlande. Après une matinée consacrée à une cérémonie et une réception chez le Haut-commissaire, les visiteurs sont « *invités à assister aux régates à la voile en rivière sur le vapeur de la ville. Au cours de la promenade, thé. Après les régates débarquement à Sandkrug et promenade à la plage* ». Le 10 juillet dans la matinée, ils sont invités par les élus de Memel « *à une promenade sur le Niémen jusqu'à Schwarzort, station estivale, et à une promenade dans la forêt. À 13 heures déjeuner à bord du Michelet suivi d'une réception.* » Les festivités se poursuivent en fait après le départ du Michelet jusqu'à la célébration de la fête nationale française du 14 Juillet. À cette description des événements, le rapport ajoute une longue analyse de la situation à Memel, vue du côté français. Ainsi, à la réception du 14 Juillet chez le Haut-commissaire, le Président de la Chambre de commerce porte un toast et « *dit avec une naïveté charmante: le territoire de Memel ayant intérêt à la prospérité et à la grandeur de la France, je bois à la prospérité de la France et je fais des vœux pour sa grandeur* ».

Le départ des Français

Face à l'impatience croissante de la Lituanie, la situation politique s'envenime à l'automne 1922, tandis que les consultations organisées par la Conférence des Ambassadeurs traînent en longueur. La situation va dégénérer début janvier 1923. Des irréguliers se massent aux frontières du territoire, puis passent à l'attaque. Des combats ont lieu dans les faubourgs de Memel, puis autour du Haut-commissariat. Deux chasseurs français ayant été tués, un cessez-le-feu est signé le 16 janvier. Le Haut-commissaire Petisné attend l'arrivée de renforts. Une commission extraordinaire est envoyée par la Conférence des Ambassadeurs. Son président est rapidement convaincu de la nécessité d'évacuer le territoire puisque d'une part l'opération militaire de grande envergure nécessaire pour reconquérir n'est pas envisageable politiquement et que d'autre part les Alliés sont de toute façon décidés à transférer rapidement la souveraineté à la Lituanie. Son objectif est de sauver les apparences en obtenant de la Lituanie un désaveu du coup de force, dont elle est déclarée responsable, avant le transfert de souveraineté. Après d'intenses négociations, le gouvernement insurgé démissionne et un nouveau gouvernement est intronisé le 15 février. Les troupes alliées franco-britanniques réinvestissent la ville de Memel pour assurer la police. Le 19

février, le 21^{ème} BCP et le personnel du Haut-commissariat quittent Memel à bord du croiseur Voltaire. Débarqué à Cherbourg le 1^{er} mars 1923, le bataillon rejoindra son casernement à Gérardmer avant d'être dissous.



Le Préfet Petisné en compagnie de notables de Memel à Nida.

La Lituanie et la culture française pendant la première indépendance (1918-1940)

par Julien Gueslin

Les relations culturelles entre la Lituanie nouvelle et la France sont fortes et il est souvent d'usage, dans les manifestations ou les articles rédigés, de rappeler avec raison que ces liens s'enracinent dans un passé ancien, en particulier celui de la première indépendance¹. On rappelle alors que le français fut la première langue étrangère enseignée dans le pays, les visites d'écrivains ou d'artistes français, les expositions organisées... Cette tendance est renforcée par le fait que tout naturellement de nombreux Français lituanophiles sont amenés à s'intéresser à ce passé proche et à retrouver des traces multiples de ce passé si lointain et si proche. Mais en insérant ces événements dans une logique franco-lituanienne, en « inventant » en quelque sorte ce passé, on oublie forcément le contexte général dans lequel ceux-ci se sont produits et on est trop enclin à isoler le domaine culturel des domaines de la politique internationale, intérieure ou des évolutions sociales. On trouve certes en effet toujours après coup des individus, des familles ou des événements qui, à tout moment, attestent d'une relation, mais tout l'intérêt est de voir si ceux-ci sont reconnus ou mis en valeur par l'opinion publique, en un mot s'ils deviennent exemplaires d'un passé ou d'un présent que l'on veut façonner à l'image des valeurs et des tendances sociales du moment.

L'objet de cet article sera donc non pas de tenter un descriptif exhaustif des relations culturelles franco-lituanienues, mais d'essayer de discerner des logiques politiques et sociales qui permettront de comprendre pourquoi à certains moments la culture française prit de l'ampleur, ou fut plus ou moins instrumentalisée ; comment elle servit aussi de canal utile et « désintéressé » à la civilisation européenne (car non susceptible de nuire à l'avenir de la jeune nation lituanienne, comme on le jugeait à l'époque pour la Pologne et l'Allemagne), ou enfin comment elle permit simplement à la société lituanienne de se consolider et de se structurer. Pour étudier cette question, on distinguera plusieurs périodes chronologiques.

¹ Voir l'article *Entre illusion et aveuglement: la France face à la question lituanienne (1920-1923)*, Julien Gueslin, Cahiers Lituanienus n°2, (2001).

Les années 1918-1923

Cette période est celle des débuts difficiles du jeune État lituanien, privé de sa capitale Vilnius depuis 1920, dévasté économique et cherchant à survivre. Les élites politiques ou intellectuelles pouvant incarner l'identité nationale sont peu nombreuses et vont s'atteler à une tâche énorme, celle d'affirmer et de donner une culture nationale aux masses rurales du pays. Du fait de son appartenance à l'Empire russe, de la proximité de l'Allemagne, ce sont essentiellement dans les centres russes, allemands ou polonais qu'une grande partie de l'intelligentsia lituanienne avait trouvé une partie de sa culture. Les exilés de 1905 en Belgique, Suisse ou France, les prêtres lituaniens envoyés dans les séminaires occidentaux (Fribourg, Louvain ou Rome) entrent cependant en contact avec la civilisation française. Deux hommes politiques majeurs de la période, Augustinas Voldemaras et Ernestas Galvanauskas, sont mariés ainsi à des Françaises. Mais ces contacts ne pourront alors servir de jalon pour le développement de l'influence culturelle française tant l'incompréhension est grande au niveau politique. Complètement inconnue de l'opinion française et découverte à travers le biais de l'alliance avec la Pologne, la soudaine apparition de la nation lituanienne apparaît au pire comme une machination allemande. Elle aurait été destinée à empêcher le retour de l'union polono-lituanienne d'antan, si utile à la politique générale française comme contrepoids à l'Est à l'influence allemande. Au mieux ce nouveau État serait une utopie agitée par quelques intellectuels abusant la population de leur pays.

Du côté lituanien, l'espoir de voir une France défendre l'application intégrale du droit des peuples s'estompe face aux souvenirs de l'allié du pouvoir tsariste et, désormais, des « impérialistes polonais ». Il faut attendre décembre 1922 pour que la Lituanie soit reconnue juridiquement grâce à un premier travail de rapprochement entamé par Galvanauskas lors de son arrivée au pouvoir. Or, alors que le refus lituanien de nouer quelque rapport que ce soit avec la Pologne irrite le pouvoir français, l'invasion lituanienne du territoire de Memel (Klaipėda) sous administration française et la mort de plusieurs soldats français achève de maintenir un fossé entre les deux nations².

Il n'est donc pas étonnant que, si des « lycées français » sont créés à Tallinn et Riga, rien ne se fasse à Kaunas. Même si l'ignorance et les moyens limités freinent aussi considérablement l'action française en Estonie et en Lettonie, il n'en reste pas moins que l'engagement francophile des élites et le rôle joué

² Voir également à ce sujet l'article *Les Français à Klaipėda/Memel 1920-1923*, Bernard Jusserand, Cahiers Lituaniens n°8, 11 (2007).

par certains baltophiles français favorisent le début d'une politique culturelle française sur place. Ce n'est pas le cas à Kaunas où la France se montre réticente à toute initiative, tant la Lituanie paraît encore à ses yeux comme un État en suspens. Du côté lituanien, Paris fait figure à tort ou à raison de cheval de Troie de l'influence polonaise, d'où une relative abstention, malgré l'action de quelques hommes politiques et d'intellectuels.

De 1923 à la fin des années vingt

Malgré les tentatives occidentales de parvenir à des négociations, la politique extérieure de la Lituanie reste inchangée : ne rien faire qui puisse consacrer à quelque niveau que ce soit la reconnaissance de l'emprise polonaise sur Vilnius (appelée Vilna par les Français). La Lituanie contre toute pression polonaise ou occidentale en s'appuyant sur le soutien (inconfortable) de l'Allemagne et de l'Union soviétique. Cependant, le recentrage de la politique française après 1925 (traité de Locarno), avec le rapprochement avec l'Allemagne et la politique de Briand en faveur de la Société des Nations, contribue à redonner un certain rayonnement à la France. Le dynamisme culturel et économique de la France dans la seconde moitié des années vingt renforce celui-ci. Elle incarne l'espoir d'un ordre international nouveau. De plus, il est clair que la dimension rurale et catholique de la France joue un rôle fondamental dans l'attrait que peut avoir la culture française. Beaucoup de francophiles se recrutent parmi les prêtres et les jeunes militants des mouvements de jeunesse catholiques.

D'autre part, à partir du milieu des années vingt, l'État lituanien commence à consolider de plus en plus ses assises et à se développer progressivement au niveau économique. Les élites cherchent absolument à s'intégrer à la civilisation occidentale et à faire disparaître l'idée prégnante à l'Ouest d'un pays sous-développé. Pour beaucoup en Occident la Lituanie aurait des mœurs « asiatiques » et se trouverait en dehors de l'Europe telle qu'on se l'imagine à l'époque (l'ancienne Prusse orientale et Königsberg constituent alors pour beaucoup la frontière de l'Europe). Il faut donc créer un appareil d'État occidental et, dans tous les domaines, utiliser les normes occidentales comme « patron » pour tisser une Lituanie nouvelle et ancrée à l'Ouest.

Chaque puissance européenne a ses points forts : il devient incontournable pour les jeunes Lituaniens de maîtriser la culture française pour la diplomatie, l'armée, le droit, les arts, les travaux publics et bien d'autres domaines. Avec l'anglais, la connaissance du français devient peu à peu un atout décisif permettant, dès leur retour en Lituanie, d'accéder à un emploi ou à une position sociale importante. Beaucoup de jeunes officiers de toutes les armes sont envoyés dans des écoles militaires françaises correspondantes pour substituer aux vieilles tactiques russes les règlements et les méthodes françai-

ses. Le ministre français Ristelhueber signale combien désormais il est facile, contrairement au début des années vingt, de s'exprimer en français dans les bureaux du ministère des affaires étrangères lituanien.

Le soutien de l'État lituanien par des bourses, la dévalorisation du franc (celle du « franc Poincaré » de 1926, concomitante à la fin de la dépréciation du mark allemand), tout comme une politique migratoire française plus souple accélèrent le mouvement considérablement : en 1927, 349 étudiants lituaniens étudient dans les universités françaises, ce qui est important compte tenu de la taille du pays. Certes, parmi tous ces étudiants, on en trouve beaucoup, essentiellement d'origine juive ou russe qui, faute de perspectives dans la petite Lituanie, cherchent à immigrer en Europe occidentale (à cette époque, l'aspect économique ou social est plus décisif que l'ostacisme envers les minorités, assez limité dans le pays sauf envers les Polonais).

Il n'en reste pas moins que, de retour en Lituanie, ces « Parisiens de Kovno », comme les appelle le journal *Le Temps*, contribuent de manière essentielle à la diffusion de la culture française et cela d'autant plus que, du fait des besoins, ils accèdent rapidement à de très hauts postes de responsabilité. Ils constituent un public désireux de continuer à suivre l'actualité culturelle française à travers la presse ou les livres. De manière directe ou indirecte, ils suscitent chez ceux restés en Lituanie le désir de connaître la langue ou la culture, de se doter au moins d'un vernis culturel français leur permettant de faire bonne figure. Ils deviennent en quelque sorte des modèles pour la jeune société lituanienne qui commence à transformer peu à peu la ville de garnison russe qu'était Kovno en Kaunas, la petite métropole lituanienne et occidentale dont l'évolution si rapide stupéfait tant les Européens de passage. Au très modeste Cercle français créé en 1923 (surtout pour les quelques Français se trouvant en Lituanie) succède peu à peu une Société lituano-française qui, dès la fin des années 1920, commence des cours de français et occupe des locaux servant de cabinet de lecture et de salle de conférence.

Cette évolution est favorisée par la consolidation des relations diplomatiques qui s'opère avec la création d'une Légation française à Kaunas et la nomination de ministres (René Puaux en 1926, René Ristelhueber en 1928, puis Georges Dulong en 1935) qui, par chance, s'intéressent beaucoup au cas lituanien et deviennent des intercesseurs efficaces, et par leurs interventions à Paris et par leurs actions à Kaunas. La Société lituano-française, ainsi que les quelques librairies assurant la vente de livres français, reçoivent ainsi des subventions certes modestes, mais qui leur permettent de pallier certaines difficultés économiques et de rester sur le long terme des vitrines de la culture française.

Réciproquement, l'action d'Oscar Milosz, puis de Petras Klimas en tant

que ministres lituaniens à Paris, joue un rôle non négligeable en finançant et en soutenant l'action de publicistes ou de journalistes français qui font mieux connaître la Lituanie et ses arts et traditions populaires : en particulier l'écrivain Jean Maclère. Ce sont ces derniers qui, lors de leur venue en Lituanie, revivifient le souvenir des contacts passés et recréent une sorte de généalogie historique des rapports entre la France et la Lituanie, qui n'était pas évoquée

ou ne venait pas auparavant à la mémoire du plus grand nombre. Les souvenirs plus ou moins précis que le passage rapide de la Grande Armée a pu laisser servent ainsi à la reconstitution d'une geste napoléonienne permettant de valoriser le rôle qu'avait pu jouer (brièvement) la France dans l'émancipation lituanienne. En général, l'évocation de ces souvenirs joue aussi le rôle de « carte de visite » pour la « propagande » lituanienne en prouvant ainsi l'ancienneté des rapports et de la communauté de vue entre les deux pays.

Face à cette demande, mais aussi au fait que le pays a prouvé sa capacité à exister, il n'est pas étonnant que progressivement la France intègre peu à peu Kaunas dans les tournées baltiques d'artistes ou d'écrivains qu'elle organise. Même si le voyage reste long et coûteux (sinon difficile à rentabiliser pour les artistes, du fait du public restreint et d'un niveau de vie beaucoup plus faible qu'en Occident), la Lituanie cesse d'être considérée comme l'objet d'un périple exténuant, exotique, voire dangereux. Elle devient peu à peu une destination comme une autre en Europe centrale et orientale, où l'accueil enthousiaste du public lituanien suscite une certaine reconnaissance. Un soutien est ainsi apporté à l'organisation des manifestations franco-lituanienues et aux étudiants, artistes ou fonctionnaires voulant faire des études ou stages en France, d'où donc un renforcement de la culture française en Lituanie. Une forme de cercle vertueux s'amorce.

Au début des années trente, la culture française a trouvé sa place mais il ne faut naturellement pas exagérer son importance : celle-ci a du mal à exister au-delà de Kaunas et de la fraction occidentalisée des élites lituanienues. Même si elle est moins forte que dans les deux autres États baltes – en partie du fait de relations économiques moins intenses – l'influence de la culture anglaise rivalise de plus en plus avec la France. Il faut enfin compter avec la prégnance de l'influence allemande. Si la domination allemande est



Un des nombreux ouvrages qui fit découvrir la Lituanie aux Français à cette époque.

redoutée, le caractère fondamental du débouché allemand dans le commerce extérieur, le dynamisme de ses centres universitaires, notamment dans les domaines scientifiques et techniques, tout comme les liens anciens existant aussi avec le catholicisme allemand ou entre les communautés juives contribuent à laisser à la culture allemande une place importante, mais dans le cadre démocratique de la République de Weimar. Il ne faudrait pas aussi oublier l'influence de l'Italie mussolinienne, qui dans bien des domaines (sans compter un certain intérêt pour ce régime politique de la part des nationalistes lituaniens) marche sur les brisées françaises et qui gagnerait à être mieux étudiée.

De 1934 à la guerre

C'est l'avènement du régime hitlérien et, pour la Lituanie, le bras de fer qui s'engage pour le port de Memel, qui constitue un véritable tournant politique. Dès 1930 et surtout 1932, le gouvernement allemand cesse de se montrer conciliant envers la Lituanie et soutient de plus en plus ouvertement les partis allemands, réclamant le retour du Territoire de Klaipėda à l'Allemagne ou une autonomie très large. Le procès de Kaunas de 1934-1935, lors duquel le gouvernement lituanien veut juger les activistes pro-allemands, est l'acmé d'une crise internationale qui fait craindre au monde une intervention armée.

Cette crise va aboutir à une évolution sensible de la politique étrangère lituanienne qui cherche un contrepoids du côté de l'URSS comme de la France, signataire de la convention de Memel et défenseur de l'ordre de Versailles. Non seulement la population juive mais aussi lituanienne se détournent, voir boycottent la culture allemande.

Profitant de l'évolution antérieure, mais aussi des réalités politiques d'alors, le français s'impose comme première langue étrangère (à l'automne 1937). Dans le cadre de l'affirmation de l'Entente baltique, le français peut apparaître, en concurrence avec l'anglais, comme une langue de communication idéale. De plus, le domaine culturel apparaît comme le seul domaine où les deux pays peuvent mettre en scène leur amitié. La crise économique française ne permet pas à la France de s'ouvrir aux produits agricoles lituaniens. Si ce rapprochement culturel est aussi un moyen pour le gouvernement lituanien de vouloir gagner l'opinion française à ses intérêts, la faiblesse de la politique étrangère française, tout comme l'importance stratégique réduite du pays, interdit tout engagement politique français ferme en faveur de l'indépendance lituanienne. Soutenir le développement de la culture française devient donc un des seuls moyens pour la France de prouver son amitié et de contrecarrer la peur de la puissance allemande.

De plus, la découverte des arts populaires lituaniens, notamment par la

grande exposition d'art populaire baltique au musée du Trocadéro en 1935, et l'idée que la Lituanie serait une petite nation rurale très ancienne, véritable conservatoire de traditions européennes antiques, plaisent à une certaine partie de l'opinion française et favorise un rapprochement. Si la Lituanie doit finalement accepter plus ou moins l'influence allemande et nazie à Memel et céder aux pressions économiques allemandes, le soutien au développement de la culture française est aussi un signe modeste des orientations qui sont les siennes.

Alors que les régimes autoritaires estoniens et lettons s'engagent dans une politique plutôt favorable à l'anglais, la Lituanie devient le bastion balte de la francophilie. Si un lycée français n'est pas créé, de nombreux enseignants sont envoyés comme lecteurs en Lituanie dans les établissements supérieurs et secondaires : on connaît les noms de Raymond Schmittlein ou Georges Matoré, qui feront connaître leurs souvenirs de cette période. À la fin des années trente, on trouve ainsi quatre enseignants et lecteurs à l'Université de Kaunas et quatre enseignants français dans des lycées lituaniens (lycées Aušra de Kaunas, de Mariampolė, Rokiškis et École normale de Memel). Les dons de livres et de périodiques se multiplient et la création d'un Institut français est planifiée.

L'activité de la Société lituano-française se développe considérablement : plus de 200 élèves fréquentent désormais les cours de français. La bibliothèque et le cabinet de lecture, grâce aux subventions accordées, commencent à offrir un choix très diversifié de périodiques. Des conférences et des films en langue française et lituanienne sont projetés sur les régions françaises, la vie littéraire et tous les thèmes qui peuvent être abordés par les conférenciers ou les journalistes de passage. La société aide aussi à l'envoi de professeurs lituaniens dans les cours d'été des universités de Nancy et Grenoble.

L'amitié franco-lituanienne culmina avec de grandes expositions, la commémoration en 1937 du 125^e anniversaire du passage de Napoléon, la première exposition d'art français organisée en 1939 par l'État français en Baltique ; une grande exposition de peinture lituanienne était même prévue à Paris au Jeu de Paume en 1940 ou 1941. Plusieurs députés, dont le député Gaston Riou, membre du comité France-Baltique, et des journalistes de renom se rendent alors à Kaunas pour inaugurer ces expositions. Enfin, des conférenciers célèbres à l'époque se succèdent : c'est peut-être le voyage de Jules Romains en 1938 qui laissera le souvenir le plus marquant, tant l'écrivain français se trouve alors sur l'avant-scène de la littérature européenne.

Cette évolution favorable à la culture française s'interrompt brusquement avec l'engloutissement de l'indépendance lituanienne dans les tourments de la Seconde Guerre mondiale et l'annexion soviétique. C'est peut-être le souvenir des années d'avant-guerre qui incite le régime soviétique à laisser

au français une certaine place comme langue étrangère enseignée. D'un autre côté, dans les milieux de l'exil, la culture française reste associée à la période de l'indépendance, d'autant qu'avec le temps ce furent les générations formées à la fin des années trente qui incarnent cet héritage. Cela a sans nul doute favorisé le retour, certes modeste mais très encourageant, de la culture française dans la Lituanie d'aujourd'hui.

Mais il est bon, données historiques à l'appui, de questionner cette tendance classique de notre mémoire à créer des «âges d'or», à survaloriser des périodes par rapport à d'autres qui ont été plus sombres. Il est alors intéressant de voir d'abord que cette apogée du français est bien due à des circonstances exceptionnelles, et que donc c'est peut-être la période précédente (fin des années vingt) qui peut être plus intéressante à étudier, car s'insérant dans un contexte moins dramatique où les cultures ne sont plus des armes entre régimes autoritaires. Enfin, on voit dans ce cas précis – et c'est riche de leçons pour aujourd'hui – comment le poids d'une culture étrangère dans un État est lié à de multiples facteurs sur le long terme (grands idéaux démocratiques, catholicisme), le moyen terme (accéder à la culture européenne) ou le court terme (nécessités politiques), qui ne cessent d'agir à des degrés divers et de déboucher sur de multiples combinaisons.



Algirdas Steponavičius, «Foire», illustration pour le livre de Kazys Boruta
«Jurgio Paketurio klajonės», 1963



Antanas Žmuidzinavičius, Affiche de la Première Exposition d'Art Lituanien, Vilnius 1906.

Sur le centenaire de la Première Exposition d'Art Lituanien

par Nathalie Lorand

La Première Exposition d'Art Lituanien est inaugurée dans les locaux de l'éditeur Petras Vileišis à Vilnius le 9 janvier 1907¹. Une exposition présentant des artistes contemporains avec des œuvres aux tendances modernistes n'est pas une nouveauté en soi : Vilnius avait déjà accueilli de telles manifestations sous l'égide du « segment polonais » de l'art lituanien, selon les termes de Laima Laučkaitė², notamment la prestigieuse exposition « ARS » qui ouvre ses portes au mois de juin 1903 et qui présente des œuvres de 23 artistes parmi lesquels les figures de proue du mouvement de la jeune Pologne. La nouveauté réside ici dans l'ambition affichée d'œuvrer pour le mouvement de la Renaissance artistique nationale, ambition qui n'a pu se concrétiser qu'à la faveur d'une série d'événements qui ont conduit à un contexte très particulier : l'interdiction de presse, active après l'insurrection de 1863, est levée en mai 1904 ; le relâchement de la pression tsariste permet la fondation de sociétés pour la promotion de la culture lituanienne, telle l'association « Rūta », qui peuvent dès lors diffuser leurs idées au travers d'une presse lituanienne nouvellement autorisée.

La genèse du projet d'exposition d'art lituanien est à chercher dans l'initiative d'un groupe de jeunes Lituniens étudiant à Cracovie. Le 27 février 1904, Ignas Šlapelis (1881-1955), Adalbertas Staneika (1885-1962), Kazimieras Ulianskis (1877-1914) et Adomas Varnas (1879-1979), étudiants à l'Académie des Beaux-arts de Cracovie, et quelques étudiants de l'université parmi lesquels Juozapas Albinas Herbačiauskas (1876-1944) et Sofija Kymantaitė (1886-1958), fondent la société « Rūta » qui se donne pour objectif la promotion de l'art lituanien. Ils sont bientôt rejoints par le sculpteur Petras Rimša (1881-1961). Trois d'entre eux, Petras Rimša, Adalbertas Staneika et Adomas Varnas séjournent à Vilnius au cours de l'été 1905 où ils rencontrent les cercles intellectuels qui vont leur permettre de concrétiser leur dessein. C'est sous la plume du jeune sculpteur Petras Rimša que le projet est formulé publiquement pour la première fois. L'article paraît

¹ Le 27 décembre 1906 selon le calendrier julien.

² Voir à ce sujet l'ouvrage de Laima Laučkaitė, *Vilniaus dailė XX amžiaus pradžioje (L'art à Vilnius au début du XX^{ème} siècle)*, Vilnius, Baltos Lankos, 2002.



Vue de l'exposition.

le 6 avril 1906³ dans les pages du premier quotidien libre lituanien, *Vilniaus Žinios*, fondé par Petras Vileišis (1851-1926) en 1904 et qui s'impose dès lors comme l'organe de diffusion privilégié des défenseurs de l'exposition. L'auteur exprime la nécessité de fonder « à *Vilnius, dans notre capitale* » une société d'encouragement à l'art et aux artistes lituaniens. Il jette les bases de la

nature même de l'exposition qui doit servir à ce projet en présentant au public non seulement des tableaux et des sculptures de plasticiens, mais également des œuvres de l'art populaire.

Le peintre Antanas Žmuidzinavičius (1876-1966) répond à l'appel qu'il relaie en précisant les ambitions d'une telle manifestation : « *notre objectif est de donner vie à notre art parmi les différentes nations artistiques* »⁴. À son retour d'un séjour d'étude à Paris, Žmuidzinavičius s'implique dans l'organisation de l'exposition et tout d'abord dans la formation d'un comité qui se réunit pour la première fois le 28 octobre 1906 dans les locaux de la rédaction de *Vilniaus Žinios*. Jonas Basanavičius (1851-1927), aujourd'hui considéré comme le père de la Renaissance nationale, est élu président du comité constitué de l'éditeur Petras Vileišis, de ses deux frères Antanas et Jonas, de l'écrivain Kazys Puida, des hommes d'église Juozapas Kukta et Vladas Mironas ainsi que de Žmuidzinavičius. Suite à cette réunion, lors d'une proclamation publique, le comité invite les artistes à se joindre au projet en envoyant leurs travaux.

Nombre d'entre eux répondent à l'appel et soumettent leurs œuvres au comité, dès lors confronté à la question de la « lituanité » des artistes et des œuvres présentés. Dans sa relation de l'événement, Petras Rimša se souvient que « *les artistes lituaniens avaient été invités à participer à une exposition... Mais aussi étrange que cela puisse paraître, il n'était pas évident à l'époque de dire qui pouvait être considéré comme lituanien... Certains considéraient qu'il était imprudent pour les Lituaniens de s'éloigner des Polonais et d'essayer de*

³ Petras Rimša, *Reikalinga lietuvių dailės mylėtojų draugija (De la nécessité d'une société d'encouragement à l'art lituanien)*, in : *Vilniaus Žinios*, n° 63, 24 mars 1906 (6 avril 1906 selon le calendrier grégorien), p.1.

⁴ Antanas Žmuidzinavičius, *Pirmoji lietuvių dailininkų artistiška paroda (Première exposition des artistes lituaniens)*, in : *Vilniaus Žinios*, n° 86, 7 novembre 1906 (20 novembre 1906 selon le calendrier grégorien), p. 1.

former un groupe séparé »⁵. Plusieurs des artistes sélectionnés étudient ou ont étudié à l'étranger. Nous l'avons évoqué précédemment, Petras Rimša étudie à Cracovie et Antanas Žmuidzinavičius rentre de Paris où il a fréquenté diverses académies privées. Mikalojus Konstantinas Čiurlionis (1875-1911) et Kazimierz Stabrowski (1869-1929) viennent de Varsovie. Antanas Jaroševičius (1870-1956) envoie ses œuvres de Kazan, Petras Kalpokas (1880-1945) de Munich et Juozas Zikaras (1881-1944) de Saint-Petersbourg. Certains d'entre eux ne parlent pas le lituanien, tels Stabrowski qui exprime son plaisir d'exposer aux côtés de jeunes Lituaniens et son regret de ne pas parler cette langue⁶.

L'exposition ouvre finalement ses portes le 9 janvier 1907. Elle présente 213 œuvres de 23 artistes, des exemples de l'artisanat d'art lituanien et 448 œuvres d'art populaire. Un catalogue est publié à cette occasion en russe, polonais et lituanien.

Selon le souhait des promoteurs de l'événement, une large section est consacrée à l'art populaire. Dès le mois de mars 1906, Lucjanas Uziębła souligne l'importance de « *l'éveil à l'art populaire* » dans le « *projet artistique lituanien* »⁷. Un travail de collecte avait déjà été amorcé par la Société des Sciences de Lituanie participant ainsi à un mouvement largement répandu alors dans nombre de pays d'Europe nordique et slave⁸. Selon l'idée répandue, l'art contemporain, toutes expressions confondues, doit alors s'ancrer dans l'héritage de l'art populaire. Le projet d'affiche qu'Antanas Žmuidzinavičius réalise pour l'événement, illustre ce postulat : une jeune femme en costume traditionnel tient une palette de peintre dans une main et souffle dans une sorte de *daudytė*, longue trompe en bois traditionnelle. Il est notable que seule la langue lituanienne est présente sur cette affiche, contrairement à l'usage jusqu'alors répandu d'utiliser le russe et de donner une traduction parfois en polonais, d'autres fois en français, usage qui est respecté dans l'affiche finale. Le message est explicite : c'est en puisant aux traditions populaires que les arts, ici la musique et les arts plastiques, participent au projet de Renaissance nationale. Lorsqu'il rédige l'annonce de la Seconde Exposition d'Art Lituanien l'année suivante, Čiurlionis réitère cette volonté : « *L'art national joue un rôle important dans l'éducation culturelle d'une nation. C'est la première manifestation de l'amour, l'amour de l'art, la*

⁵ Juozas Rimantas, *Petras Rimša pasakoja*, Vilnius, Valstybinė grožinės literatūros leidykla, 1964, p. 127-128.

⁶ Lettre de Kazimierz Stabrowski au Comité organisateur de l'Exposition d'Art Lituanien, 1907. Archives de la Bibliothèque Nationale de Lituanie Martynas Mažvydas, Fonds Juozas Rimantas F47, n° 855, feuillet 1.

⁷ Lucjanas Uziębła, *Projekt sztuki litewskiej (Le projet artistique lituanien)*, in : *Gazeta wileńska*, 23 mars 1906 (5 avril 1906 selon le calendrier grégorien).

⁸ Nous songeons notamment pour l'exemple à la collection d'art populaire réunie par la princesse russe Maria Tenicheva dans son domaine de Talashkino ; aux efforts d'Elias Lönnrot pour collecter les poèmes populaires qui vont constituer le Kalevala, symbole de l'identité nationale finlandaise et acteur notoire dans l'émergence d'un art finlandais.

manifestation d'une nécessité spirituelle, d'un besoin créateur. [...] L'art populaire doit servir de fondation à notre art ; il doit en sortir le style lituanien »⁹.

Selon l'historien de l'art Algirdas Gaižutis : « *L'héritage de l'art folklorique a été employé différemment par différents artistes. Certains se sont restreints à l'imitation de ses motifs et de ses particularités stylistiques, d'autres se sont approprié quelques caractéristiques ornementales des tissus, tandis que d'autres encore ont cherché à mêler les motifs populaires avec des éléments du style « moderne » ou « sécessionniste », ou simplement à les « citer » dans leurs œuvres* »¹⁰. Si le recours aux qualités décoratives des motifs folkloriques s'impose en premier lieu dans les arts graphiques, ce sont bien plutôt les paysages et les thèmes offrant une perspective sociale et politique qui vont susciter l'engouement des peintres et des sculpteurs réalistes. Deux grandes tendances, réaliste et symboliste, se dessinent alors dans le paysage artistique lituanien, dont le reflet est manifeste dans les premières expositions. Les artistes réalistes s'attachent à dépeindre les conditions de vie du peuple dans les campagnes et sa précarité, telle La cuisine paysanne d'Antanas Žmuidzinavičius ou Le Ouvrier lituanien de Petras Rimša. Certains s'interrogent sur la fonction sociale de l'artiste. Ainsi L'artiste et le mendiant d'Adomas Varnas se lit comme une allégorie du don que l'artiste fait au peuple de « nourriture » culturelle. Des œuvres au contenu politique se multiplient. La répression tsariste, et tout particulièrement la censure de la langue nationale sont parmi les thèmes chers aux artistes. Au travers de son groupe sculpté, L'École lituanienne en 1864-1904, où une mère apprend à lire à son enfant dans l'intimité du foyer, Rimša aborde le sujet plus général de l'enseignement clandestin durant la période de censure. Le bas-relief de Juozas Žikaras, Retour de Tilsit, s'attache à retracer un épisode de la contrebande de livres interdits. Ou encore la fameuse huile de Žmuidzinavičius, Pendant la nuit, où l'écrivain exerce son activité en secret à la lueur d'une lampe. Certaines de ces œuvres les plus radicales s'inscrivent dans la mouvance du réalisme critique tel qu'il s'est développé chez les *peredvizhniki* russes, ou peintres Ambulants. Les artistes lituaniens – nombre d'entre eux ont étudié à Saint-Petersbourg – connaissent ce mouvement de rébellion qui s'était développé contre l'Académie entre 1863 et les années 1890. Ainsi L'exil de Žmuidzinavičius, pour ne citer que lui, se fait l'écho du célèbre tableau d'Ilia E. Repine, Ils ne l'attendaient plus (1884-1888) en dénonçant les violences de la politique tsariste sur l'individu.

⁹ Mikalojus Konstantinas Čiurlionis, *Antroji lietuvių dailės paroda (La Seconde Exposition d'Art Lituanien)*, in : Vilniaus Žinios, n° 25, 1908. L'article est reproduit dans Mikalojus Konstantinas Čiurlionis, *Apie muziką ir dailę (Sur la musique et l'art)*, Vilnius, Valstybinė Grožinės Literatūros Leidykla, 1960, p. 279-280.

¹⁰ Algirdas Gaižutis, *Lithuanian Artistic Culture at the Beginning of the 20th Century*, in : *Studia Baltica Stockholmiensia*, Vol. 2, n° 5, 1990, p. 572.

La tendance symboliste s'ancre davantage dans un cadre international puisque le mouvement symboliste domine alors la scène artistique européenne. Malgré l'apparente antinomie avec l'ambition de Renaissance culturelle nationale, les artistes apparentés au Symbolisme reçoivent un large soutien des organisateurs de l'exposition. En témoigne l'éloge que le président du comité organisateur, Jonas Basanavičius, consacre, dans son discours d'introduction à l'exposition, à Čiurlionis, qui est alors la figure de proue du mouvement symboliste en Lituanie :

« *L'originalité et l'individualité des créations de Monsieur Čiurlionis sont particulièrement remarquables et peuvent en effet être le début d'une nouvelle tendance artistique* »¹¹. Les clichés que le photographe Tiburcijus Chodzka réalise de l'évènement se concentrent sur la section dédiée aux peintures symbolistes. Cette volonté orientée du comité de laisser de telles traces de l'exposition à la postérité atteste de l'importance qu'il accorde à ces oeuvres dans la constitution d'un art national plutôt que nationaliste. Sur ces photographies, nous reconnaissons notamment de Žmuidzinavičius, échappant au cloisonnement des écoles, le Chagrin qui se propose comme une synthèse des nouvelles recherches plastiques en Europe de l'Ouest et de l'esprit néo-romantique. Sur fond de paysage désolé écrasé par un ciel jaune flamboyant, un homme est assis, qui se tient la tête entre les mains, comme brisé par le désespoir. Ce personnage est représenté dans un monochrome orangé vif qui se détache comme une masse au centre de la toile. L'artiste est à Paris lorsque le scandale des Fauves éclate au Salon d'automne de 1905, et il semble avoir retenu ici les leçons fauvistes dans la recherche de l'expression par la couleur. L'effet d'écrasement est accentué par le groupe d'arbres anthropomorphes, aux membres



L'école lituanienne en 1864-1904,
groupe sculpté de Petras Rimša

¹¹ Jonas Basanavičius, *Pirmosios lietuvių dailės parodos atidengimas (Inauguration de la Première Exposition d'Art Lituanien)*, in : *Vilniaus Žinios*, n° 289, 28 décembre 1906 (10 janvier 1907 selon le calendrier grégorien), p. 1.

tentaculaires, qui s'apprêtent à s'emparer de l'homme. L'anthropomorphie des éléments naturels est courante chez les symbolistes polonais, ainsi le peintre Stanisław Wyspiański avait déjà eu recours à l'arbre aux membres humains dans *Les Trésors de Sésame*. La présence de Stabrowski, alors directeur de l'école des Beaux-arts de Varsovie, est notoire. De même que l'absence de son collègue Ferdynand Ruszczyc (1870-1936), qui s'était illustré par ailleurs dans l'organisation de l'exposition ARS que nous avons évoquée plus haut. Faut-il voir ici une volonté d'insister sur la « lituanité » des œuvres, sinon des artistes ? Stabrowski expose en effet sa grande huile sur toile, aujourd'hui conservée au Musée National de Varsovie, représentant une vue de la cathédrale Saint-Stanislas de Vilnius et son campanile.

Mikalojus Konstantinas Čiurlionis est l'un des artistes les mieux représentés lors de la Première Exposition d'Art Lithuanien avec 33 peintures et gravures. Il présente notamment son cycle de 13 détrempe, *La Création du monde*, ses cycles *Rex* et *La Tempête*, ainsi que de nombreuses œuvres isolées. Mais si l'artiste reçoit le soutien de ses confrères, le public et la critique boudent ses œuvres considérées comme difficiles et dénuées de « lituanité ». Dans une lettre de juin 1907, Čiurlionis écrit à son frère Povilas : « *Nous avons organisé une première exposition lituanienne à Vilnius. Mes tableaux n'ont pas eu de succès et cela n'a rien d'étonnant : Vilnius est encore dans les langes et n'a aucune notion d'art. L'année prochaine nous allons faire une seconde exposition et je dois triompher, mais cela m'est égal* »¹². Une caricature de l'exposition parue dans le premier numéro de 1907 de *Plotka wileńska*, illustre cette incompréhension. Des tableaux caricaturés, tous sont symbolistes. Nous reconnaissons notamment le *Chagrin* de Žmuidzinaičius et des œuvres de Čiurlionis telle la main qui officie à la création de son monde fantastique et onirique. Plus que le style, c'est le sens même des tableaux qui est ici tourné en dérision. Nous devons à la plume d'Adomas Jakstas, critique influent et sommité du mouvement de la Renaissance lituanienne, une synthèse des plus virulentes attaques qui sont alors proférées envers l'artiste. Dans l'article qu'il consacre à la III^{ème} Exposition d'Art Lituanien, il condamne : « *L'artiste s'obstine à vouloir l'impossible. On ne saurait entendre avec les yeux, ni voir avec les oreilles. [...] Il n'y a ici pas le moindre grain de lituanité. Ni notre histoire, ni notre vie actuelle, ni notre nature n'intéressent le moins du monde M. Čiurlionis. [...] Il peint une nature qui non seulement n'est pas lituanienne, mais relève de l'extraterrestre, de la planète Mars...* »¹³.

¹² Lettre conservée au département des Archives du musée national des Beaux-Arts M.K. Čiurlionis à Kaunas (Inv. Čl 14). La version traduite en lituanien est publiée dans Mikalojus Konstantinas Čiurlionis, *Apie muziką ir dailę (Sur la musique et l'art)*, op. cit., p. 202-203 (lettre n° 172).

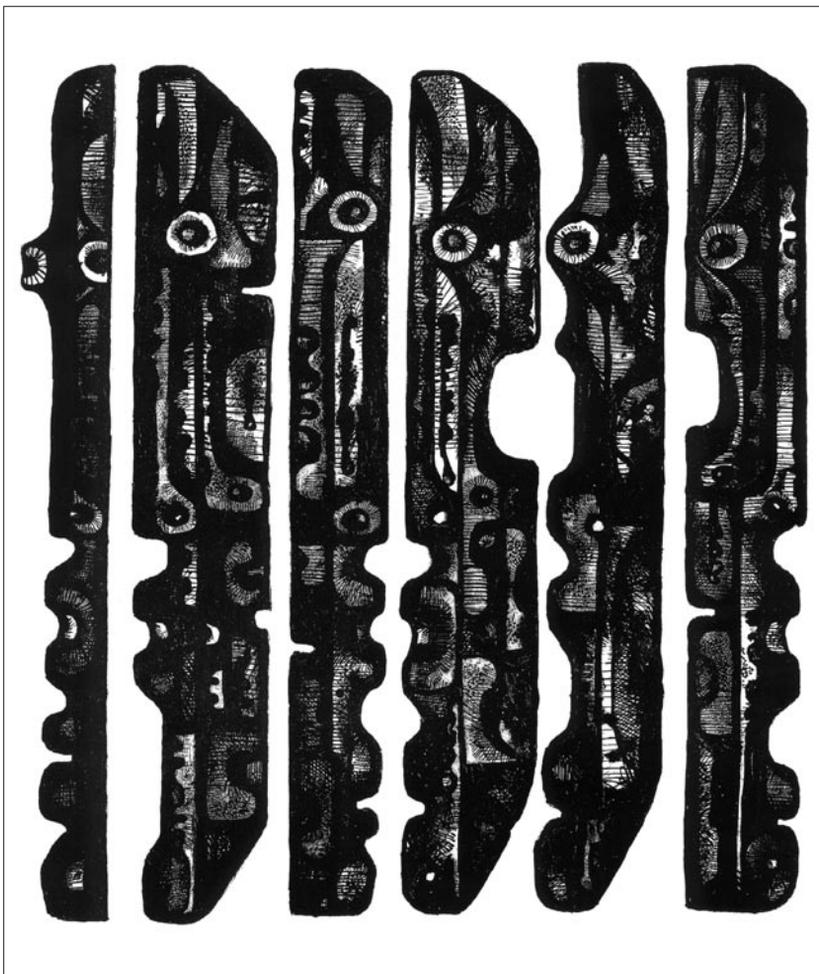
¹³ Adomas Jakstas, in : *Draugija*, Kaunas, Juin 1909.

Référence bien sûr à sa Création du monde et aux nombreuses recherches de l'artiste visant à la synthèse entre peinture et musique¹⁴. Ce n'est qu'en 1909 que des motifs issus du folklore lituanien, et tout particulièrement les croix, apparaissent dans son œuvre peint. Son Cimetière, ses Croix lituaniennes et ses représentations du cavalier Vytis surplombant Vilnius font alors école auprès de Petras Kalpokas et d'Antanas Žmuidzinaičius qui vont produire un corpus de toiles usant des symboles de la culture et de l'histoire lituaniennes.

L'exposition ferme ses portes le 1^{er} mars 1907¹⁵. Elle connaît une fortune qui dépasse l'événement avec la fondation de la Société des Beaux-arts de Lituanie au printemps de la même année. Les 15 membres fondateurs, parmi lesquels le président A. Žmuidzinaičius, le secrétaire P. Vileišis, la trésorière S. Gimbutaitė et les membres P. Rimša et M. K. Čiurlionis, se réunissent le 15 septembre 1907 pour déterminer les intentions de l'association se résumant à cinq points principaux : 1.- développer l'art lituanien ; 2.- unir les artistes de toutes sphères artistiques ; 3.- leur apporter un soutien matériel et moral, particulièrement à ceux qui souhaitent se perfectionner par la formation ; 4.- éduquer le goût artistique du peuple lituanien ; 5.- rassembler diverses œuvres du folklore lituanien. Or tous sont déjà bien présents, implicitement ou explicitement, dans la Première Exposition d'Art Lituanien. L'association organise plusieurs manifestations sur son modèle jusqu'à la Première Guerre Mondiale. Les choix imposés par leurs organisateurs, souvent contre l'opinion de la critique, sont aujourd'hui salués par l'histoire de l'art, comme en témoigne la section du Musée d'Art Lituanien de Vilnius consacrée à l'époque des premières expositions qui se concentre sur les œuvres symbolistes de Čiurlionis, Kalpokas, Stabrowski et Žmuidzinaičius.

¹⁴ Voir à ce sujet notre article, *M.K. Čiurlionis (1875-1911), le monde comme symphonie*, in : *Cahiers lituaniens*, n° 3, 2002, p. 7-14.

¹⁵ Le 15 février 1907 selon le calendrier julien.

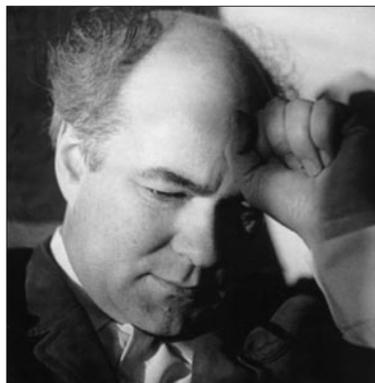


Algirdas Steponavičius, lithographie. II. 1970

La peinture d'Algirdas Steponavičius : « le mystérieux miroitement de l'être »

par Birutė Žilytė¹

C'est sur une colline de Vilnius entourée de chênes, au milieu d'une prairie aux buissons et aux grands pins agités par les vents, dans une maison ornée de colonnes blanches près de laquelle un poteau-chapelle de bois est battu par les vents et la pluie, parmi les livres, les tableaux, les sculptures, les objets de formes variées, prenant chez lui une signification insolite, près d'une grande fenêtre, derrière sa table couverte de dessins, que Algirdas Steponavičius (1927-1996) créait ses remarquables illustrations de livres.



Algirdas Steponavičius (1927-1996)

Celui qui signait simplement ses œuvres par son prénom Algirdas est né à Kaunas. Son père était imprimeur et éditeur, et sa mère étudia l'égyptologie. Il fit à l'Institut des Beaux-Arts de Vilnius ses études de graphisme, qu'il termina en 1950. Il eut comme professeurs de célèbres graphistes lituaniens, tels que Mečislovas Bulaka, Jonas Kusminkis, et en histoire de l'art, le philosophe Levas Karsavinas. Par ailleurs, il s'intéressa passionnément à la poésie, à la philosophie et à la musique, et aimait la nature.

En fouillant dans l'existence mystérieuse de l'homme et du monde grouillant de vie, Algirdas Steponavičius créa un monde artistique original, plein de vie et de significations, à travers le graphisme, la peinture, les illustrations de livres et les fresques. Il participa à des expositions en Lituanie et dans d'autres pays, comme la Lettonie, l'Estonie, la Russie, la Slovaquie, l'Allemagne, l'Italie. Il chercha à relier la culture archaïque avec les formes d'expression plastique de l'art moderne en interprétant à sa façon les contes lituaniens et les livres traditionnels, et en les illustrant de manière éloquente.

¹ Birutė Žilytė, artiste-peintre, fut l'épouse d'Algirdas Steponavičius. Le titre de l'article est inspiré d'un passage de l'ouvrage *Algirdas Steponavičius : Paslopingas būties švytėjimas* (dir.), Vilnius, R. Paknio leid., 2002, p.16.

Il s'intéressa à la sculpture antique lituanienne, au folklore, à la mythologie et à toutes les couches de la culture antique des autres pays du monde.

Des illustrations très parlantes, colorées et décoratives illuminent l'illustré pour enfants *Genys (Le pivert)*, le livre *Varlė karalienė (La reine grenouille, 1962)* de Kostas Kubilinskas. Il créa un monde artistique original, fondé sur une conception originale de la nature et une profonde connaissance du folklore. Ses dessins pouvaient représenter les histoires de la vie de fées, de sorcières ou d'orphelines, des personnages tels que Molis Motiejukas, les petites sœurs Elenytė ou Piemenėlis Trivainėlis ; et pour la plupart des enfants, ces histoires restaient gravées dans leur mémoire toute leur vie. Il aimait particulièrement dessiner les loups, en en faisant des créatures mythologiques, comme ces trois loups rouges faisant le guet sur les hauteurs à la lisière de la forêt. Un loup rouge guette une jeune fille près d'une petite maison, sous un soleil brûlant. En montant l'un sur l'autre, les loups atteignent la cime d'un grand pin où trône le tailleur qui leur a coupé la queue. Levant la tête, le loup rouge sans queue se met à hurler. Le loup se dresse, gueule ouverte, devant un paysan rusé qui lui offre une tranche de pain, et qui, dans les dessins d'Algirdas, se courbe en labourant, en hersant, et en ramassant du bois mort.

Les figures et les objets dessinés, limités par des lignes friables et ondoyantes, prennent des formes métaphoriques, desquelles sort une énergie intérieure fortifiée. Ce sont des couleurs lumineuses, contrastées, et une suggestive et artistique rythmique structurelle. La retenue des formes fougueuses est caractéristique de toute l'œuvre d'Algirdas.

La magie de la composition a attiré Algirdas. Chaque détail était important pour lui, sa forme, les contours des silhouettes, leurs contacts avec l'espace et avec eux-mêmes. Les sujets de ses dessins – petits bonshommes trapus, laboureurs, intendants, Juifs, Tziganes – sont comme alliés à des représentations d'animaux, de plantes, de maisons, de choses, et évoluent en rythme dans les paysages remplis de jeu spirituel, « Žemė », « Mugė » (illustrations pour le livre de Kazys Boruta *Jurgio Paketurio klajonės, 1963*).

Son petit livre sur le folklore, *Šepetys repetys (1963)*, est très bien fait et merveilleusement beau. Tout tient dans un petit format ; il alterne en rythme, illustrations, textes originaux, pages en noir et blanc, sens archaïques du texte, et il les transforme de façon expressive selon sa propre vision du monde. Au rythme de son cœur, il exprime le souffle ancien résonnant à travers les siècles. Par des lignes diaphanes ou rugueuses, avec son trait de crayon irremplaçable et bien particulier il dessine des petits bonshommes archétypes, modelés d'une « argile terrestre » résistante, enchaînés par une existence impossible à changer – des meuniers, des vents polissons soufflant la farine de la cuve d'Agota, des arbres de vie – mais aussi des fleurs, ou la douloureuse expérience d'un petit loup.

« J'aime quand la forme artistique du livre pousse comme une plante, quand les caractères, les dessins, leurs structures et leurs rythmes se rejoignent dans un ensemble original, et qu'au fil des pages s'ouvrent des paysages magiques de signes graphiques, de visions et de sens.

J'aime dessiner des livres de contes, et voyager ainsi à travers ce pays enchanté. Ici on peut laisser tomber nos vêtements étriqués du quotidien, s'envoler au-dessus du naïf tumulte de l'existence, regarder toutes choses d'un peu plus haut, avec amusement ou avec tristesse, et avec compassion. Ici je peux peindre le monde de mes propres couleurs, dessiner les formes les plus étranges des choses et des êtres, et les colorer selon ma perception du monde. Les secrets et les miracles du monde se réalisent ici, en moi et à travers moi. C'est ainsi que naissent mes contes illustrés et toutes autres représentations de ma perception du monde. N'y voyons pas là l'arbitraire de l'imagination ou l'expression égoïste d'un « moi ». Le monde participe toujours à la création de l'œuvre en tant qu'univers, et je ne suis que sa particule. L'insubordination artistique même se transforme par la manifestation de sa volonté, et cela c'est le principe fondamental de la création, dans l'espace duquel bouge l'esprit fier, indépendant, démoniaque et libre du créateur »².

Pour chacun de ses livres illustrés, Algirdas a cherché de nouvelles méthodes de manifestation artistique propre. Plongés dans les profondeurs du temps, les rêves imagés de la vie (d'amour, de séparations, de combats héroïques) sont gravés, dans les représentations métaphoriques ou statiques des événements historiques, dans les pierres de formes archaïques et dans les illustrations de *Dainavos šalies senų žmonių padavimų* (*Les légendes des ancêtres du pays chanteur*, 1973) de Vincas Krėvė.

Il créa un concept artistique unique du livre en illustrant *Nemuno šalies pasakas* (*Les contes du pays du Niémen*, 1988) de Petras Cvirka. Avec amusement lorsqu'il regardait le naïf tumulte du monde, avec amour ou compassion, il dessina d'étranges petits bonshommes marqués par l'absurdité de leur destinée, des plantes, des loups, des objets et des astres. Dans la foule de ses reproductions s'épanouissent le grotesque et l'étrange. En introduisant des Perkūnas³, des sorcières, des idiots de village, des paresseux, des semeurs, des rongeurs de bouleaux et des brigands dans ces images de l'existence du monde, il en fait des créatures mythiques. Algirdas dessine des estrades de bois réalistes et puissantes, sur lesquelles se déroule une sorte de mystère rituel et ininterrompu de la vie : on va, on vient, on se déplace, on pâit, on sème, on moud, on tombe malade ou on danse en saluant d'un coup de chapeau. Le soleil et la lune se rencontrent, Perkūnas vague dans le

² Idem, p. 17, 21.

³ Le dieu du tonnerre dans la mythologie lituanienne, comparable au Zeus grec ou au Jupiter romain.

ciel, le diable surgit de dessous la terre. Et puis, un petit bonhomme trapu avec une jambe de bois monte à l'échelle sur la butte de la vie terrestre. Au-dessus de ces constructions de bois étagées, comme sur des rayons « de la vie courante », où l'on peut voir un maître cordonnier, une mère malade, un chien accablé, un garçon recroquevillé qui saute de joie, un loup mythique ou un taureau excité. Les objets dessinés – petits bonshommes trapus, chiens – s'introduisent ingénieusement dans les textes manuscrits au milieu des pages dont les structures se répètent régulièrement. Dans un livre structuré, en feuilletant les pages, on retrouve sans cesse l'aveugle, le sourd, le muet, le manchot, le père sans cœur, les fabricants de balais, les paresseux, les édentés, les bigleux et le chien portant un os. « *C'est comme si un mystère extraordinaire, jamais vu, se jouait sur la scène étagée du théâtre du monde. On pourrait dire que le peintre lui-même, par son graphisme, écrit un ingénieux « livre de vie », qu'il créa un modèle fantastique de l'univers* »⁴.

Écoutons l'artiste : « *En fait, les dessins n'illustrent pas le texte, ce sont des structures beaucoup plus universelles, qui parlent de l'existence même. Le sujet des contes n'a pas ici de signification importante, il est tapi dans les formes même. Ce qui m'intéresse c'est l'évolution de l'être, qu'est-ce que cet « existant », et comment est-il ? J'aime la naissance même de la vision artistique en moi et au milieu des pages, cette tension de l'« existant » et du vide.* »⁵ « *Pour moi, le processus d'une œuvre d'art, c'est la création d'une vision du monde, fondée sur une foi intérieure. Ce sont des efforts pour dissiper la couche de poussière sur cette foi, pour déchirer la voile couvrant les objets et les phénomènes, afin que mon esprit pénètre dans le secret de notre Mère Nature. La nature et l'essence même de la création humaine sont étroitement liées au mécanisme et à la cause aussi bien de la nature entière qu'aux puissances créatives de l'Univers. L'œuvre d'art aide les gens à se comprendre, se connaître et s'affirmer soi-même, et en même temps, elle les rapproche de leur perception de l'essence existentielle.* »⁶

Ses illustrations originales attirèrent l'attention et influencèrent l'évolution de l'art du livre. Elles reçurent la médaille d'or à la Foire du livre de Leipzig (1965), la Pomme d'Or et un prix à l'Exposition internationale d'illustrations de Bratislava (1967), et le diplôme Ivan Fiodorov à Moscou (1989). Algirdas gagna également en 1989 le diplôme Jonas Kazimieras Vilčinskis accompagné d'un prix pour le livre le mieux illustré de l'année en Lituanie. Et en 1990 on lui attribua le Prix National.

En peignant, il pénétrait dans les profondeurs de l'être créé. Sa peinture est constructive, dure, rugueuse, à plusieurs sens, et à plusieurs niveaux. Ses motifs principaux sont la tête à plusieurs visages humains et toutes figures

⁴ Ingrida Korsakaitė. *Aš mažas akmenėlis dangaus pakrašty...*, *Literatūra ir menas*, 9 février 1971, p. 3.

⁵ Algirdas Steponavičius : *Paslopingas būties svyrėjimas* (dir. Birutė Zilytė), Vilnius, R. Paknio leid., 2002, p.21.

⁶ Idem, p. 11.

paradoxaux composées de plusieurs parties⁷. L'image de l'homme est créée librement selon les lois de la logique artistique, puis déformée, et associée ou identifiée à un arbre ou une plante. Les couleurs et les allures ouvrent les profondeurs des sentiments de l'être, et les répétitions des formes de la nature sont immergées dans les mondes de formations et de disparitions⁸.

Lorsqu'il créait des estampes graphiques, il aimait beaucoup la technique de la lithographie, directe, plus proche du dessin. Les structures artistiques originales des lithographies font ressortir une tension dramatique et anxieuse. Il y a alors une confrontation mystérieuse avec quelque chose qui se tapis au-delà de la limite de notre connaissance⁹. Le motif mythique de la tête morcelée se met à parler comme le symbole d'une menace, d'une angoisse ressentie par une nature diversifiée.

L'œuvre d'Algirdas est massive, elle forme une conception originale du monde. Toutes les formes artistiques, semblant émaner l'une de l'autre, associées doucement entre elles, mais construites solidement, constituent un ensemble architectonique uni. D'une vérité intérieure authentique et d'une forte personnalité émergent une beauté rustique et un monde mythologique.

Voici quelques-unes de ses pensées sur sa perception du monde, ainsi que sur l'essence et le processus de son œuvre, partie inséparable de celle-ci. En lisant ces mots inédits, nous pouvons comprendre davantage son œuvre et nous en rapprocher. « *En dessinant, je pénètre profondément dans l'être par ma conscience (avec connaissance), je me plonge dans un univers de construction structurée et de la naissance de l'être. Je me confronte avec le monde, et je suis ainsi le témoin de son avenir. C'est le processus dans lequel, chaque fois, j'ai l'impression de me construire moi-même, et de renaître. La création, c'est le mystérieux miroitement de l'être, sa pérennité, sa confession et son extériorisation. Il se cache en elle comme un espoir d'abandonner l'absurdité du monde, ainsi que des efforts toujours renouvelés pour construire un pont friable vers l'éternité au sens divin du terme.* »¹⁰

Traduit du lituanien par Sylvie des Roziers

⁷ Cf. *Galva - angelas (Lange est la tête)* I, II, III (1963-1965), *Galva, žiurinti aukštyn (La tête regardant en-haut)* (1963), *Susitikimai (Rencontres)* I, II, III (1965-1967), *Augalas (Plante)* (1967), *Galva (Tête)* (1968), *Galva-augalas (La tête est une plante)* (1988).

⁸ Cf. *Augalai (les plantes)* (1975), *Galvos su kepurėmis (Têtes à chapeaux)* (1988), *Atvertis (S'ouvrir)* I, II, III (1989-1994).

⁹ Cf. *Cirkas (Le cirque)* (1968), *Litografavimas (L'art de la lithographie)* I, II, III (1968-1970), *1863 m. Sukilėlis (L'insurgé de 1863)* (1969), *Litografija (Lithographie)* I, II, III (1969-1970), et *Litografija Vincui Kisarauskui (Lithographie pour Vincas Kisarauskas)*.

¹⁰ Algirdas Steponavičius, *Pasloptingas būties švytėjimas* (dir. Birutė Žilytė), Vilnius, R. Paknio leid., 2002, p.16.



Algirdas Steponavičius, *Qui sème le vent récolte la tempête*, illustration pour le recueil de folklore lituanien *Šepetys repetys* (1965)

Vytautas Kazimieras Jonynas : « au croisement mondial des arts »

par Laima Bialopetravičienė

À l'occasion du centenaire de naissance du peintre Vytautas Kazimieras Jonynas (1907-1997), l'une des personnalités les plus marquantes de l'art lituanien du XX^e siècle, le Musée des beaux-arts de Lituanie a organisé au Palais Radvila à Vilnius en 2007, une exposition entièrement consacrée à l'œuvre de l'artiste et intitulée « au croisement mondial des arts ». L'extraordinaire diversité de son héritage artistique y fut présentée dans toute sa richesse et plénitude : illustration de livres, estampes, dessins, vitraux, sculptures, aquarelles, peintures à l'huile, timbres postaux, affiches et autres objets d'arts appliqués. Plus de trois cent objets furent exposés et regroupés par unité de création, permettant aux visiteurs de suivre l'évolution de l'artiste en tant

qu'illustrateur de livres, de voir les ateliers de sculpture, son bureau d'études de vitrail, les salles de peintures et d'estampes. Une telle présentation de l'œuvre de Jonynas a été rendue possible grâce à l'arrivée, en mars 2007, d'un don d'œuvres de l'artiste par sa fille, Giedra Jonynaitė-Troncone, résidente aux États-Unis, au Musée des beaux-arts de Lituanie. Ont également été bénéficiaires de don d'œuvres le Musée national M.K. Čiurlionis de Kaunas et sa galerie Vytautas Kazimieras Jonynas à Druskininkai, ainsi que la bibliothèque de l'université de Vilnius pour les archives de l'artiste.

Si V.K. Jonynas tient une place exceptionnelle dans l'histoire de l'art lituanien, c'est parce que, en dépit de tous les coups du sort, le peintre a réussi à garder un élan créatif typiquement lituanien dans un environnement artistique totalement occidental. Le peintre est né le 16 mars 1907 au village de Ūdrija, dans le district d'Alytus. Après le lycée à Kudirkos Naumestis, il s'inscrit en 1923 à l'École des beaux-arts de Kaunas, où il fréquente les classes de peinture d'Adomas Varnas et Adomas Galdikas, de 1927 à 1929. En 1931, il part pour Paris pour poursuivre ses études au Conservatoire national des arts et métiers où il obtient en 1934 le diplôme dans la spécialité de gravure sur bois et de l'art des livres. En 1935, on le



Tête de femme, sculpture
de V.K. Jonynas

retrouve à l'École Boule où il étudie la sculpture sur bois et la conception des meubles, tout en fréquentant des cours d'architecture. Avant de retourner en Lituanie, il organise sa première exposition personnelle où il présente ses gravures sur bois et dessins créés pendant ses années d'études.

À son retour en Lituanie, il consacre toute son énergie à sa vocation première qui est l'illustration de livres et pour laquelle il déploie toutes les connaissances acquises durant ses années d'études. Les meilleures œuvres de V.K. Jonynas à cette époque, les illustrations du poème « Metai » (Les Saisons) de Kristijonas Donelaitis, deviendront plus tard la référence de l'art graphique en Lituanie. Le peintre participe à l'activité du Cercle des peintres indépendants et rejoint le mouvement du groupe « Ars ». Ses œuvres sont présentées dans de nombreuses expositions en Lituanie et hors de ses frontières. Il devient un des plus actifs organisateurs de la promotion de l'art lituanien à l'étranger : en 1936, il est nommé responsable de la section lituanienne à l'Exposition universelle à Paris et, en 1937, membre du Jury international pour la sculpture. L'artiste est alors reconnu au niveau international : lors de l'Exposition universelle de 1937 à Paris, il est décoré d'une médaille d'or pour ses gravures sur bois et ses affiches et reçoit un diplôme d'honneur pour ses projets de meubles. En 1938, il est décoré de la Légion d'honneur en France.

De 1935 à 1940, Vytautas Kazimieras Jonynas enseigne l'art graphique et la sculpture sur bois à l'École des beaux-arts de Kaunas et, de 1941 à 1944, dirige l'Institut des arts décoratifs et appliqués de la ville. De 1936 à 1941, il est nommé conservateur, puis administrateur de l'inspection pour la sauvegarde du patrimoine culturel de Lituanie. En 1944, le peintre fuit son pays et se réfugie à l'Ouest. En 1946, dans la zone d'occupation française en Allemagne, à Fribourg-en-Brisgau, le peintre prend l'initiative de créer l'*École des Arts et Métiers*¹, plus connue en Lituanie sous le nom d'École des arts de Fribourg. L'école assurera l'essor des arts auprès de la diaspora lituanienne en réunissant de nombreux peintres lituaniens en exil qui y trouvèrent une vocation pédagogique ou un soutien pour la poursuite de leurs travaux créatifs, tels que Viktoras Vizgirda, Adomas Galdikas, Telesforas Valius, Adolfas Valeška, Antanas Tamošaitis et d'autres. De 1946 à 1949, l'école compte près de 120 étudiants parmi lesquels de très nombreux Lituaniens, Lettons et Estoniens. Y sont issus plus d'un artiste lituanien mondialement connu : Antanas Mončys, Romas Viesulas, Vytautas Ignas, Albinas Elskus, Elena Urbaitis.

¹ L'école fut créée avec le soutien des autorités françaises d'occupation, et notamment leur directeur général des affaires culturelles, Raymond Schmittlein, ancien conseiller culturel français à Kaunas dans les années 30 et ami personnel de V.K. Jonynas (NdE).

Tout en dirigeant l'école de Fribourg, V.K. Jonynas ne cesse de créer. Cette période de sa vie est marquée par la réalisation des illustrations pour les deux romans de Goethe « Les souffrances du jeune Werther » (commencé en 1943 à Kaunas et achevé en 1947 à Fribourg) et « Le Siège de Mayence », ainsi que pour le « Lokys » de Prosper Mérimée. Pour ces illustrations, il utilise la technique de la gravure sur bois. Parallèlement, il recourt à d'autres techniques pour ses illustrations de « Hamlet » de Shakespeare et pour les lithographies de paysages de Mayence, marquant ainsi une nouvelle étape dans sa création. Jonynas, comme les autres Lituanais à Fribourg, est influencé par l'environnement culturel français et allemand.

Par ailleurs, le peintre explore avec succès le domaine des arts appliqués. De 1946 à 1949, Jonynas dessine plus d'une cinquantaine de timbres postaux pour les Länder allemands de la zone d'occupation française et qui sont reconnus dans le monde de la philatélie et de l'art graphique comme parmi les plus beaux de l'Europe de l'immédiat après-guerre. Cette expérience va servir à l'artiste plus tard, lorsque le chancelier du Vatican s'adressera à lui pour demander de créer un timbre à l'occasion de 500^{ème} anniversaire de Saint Casimir, le patron de la Lituanie. Il recevra également une commande des Nations Unies pour la création d'un timbre marquant la Déclaration des droits de l'homme ; mais pour des raisons politiques, ce projet n'aboutira pas.

En 1951, V.K. Jonynas émigre aux États-Unis et s'installe à New York. De 1951 à 1957, il enseigne au *Catan-Rose Institute of Art* et, de 1957 à 1973, à l'Université Fordham à New York. À côté de son activité pédagogique dans le domaine des arts graphiques (illustration de livres, lithographie, timbre, logotype et autres), l'artiste entame une nouvelle voie dans des domaines inexplorés comme la sculpture de fonte et de repoussé, la création de projets décoratifs extérieurs et intérieurs (vitraux, bas-relief décoratif, meubles, bougeoirs, luminaires), l'architecture sacrée. En 1955, Jonynas crée un atelier d'art décoratif monumental à New York, connu sous le nom de *Jonynas and Shepherd Art studio, Inc.*

De 1955 à 1983, Jonynas consacre l'essentiel de son énergie créative à l'architecture sacrée. Parmi ses réalisations où l'artiste transcende son idée de sacré, sa maîtrise des formes architecturales et la synthèse de l'intérieur, il convient de mentionner la chapelle du monastère des Pères franciscains à Kennebunkport (État du Maine), l'église lituanienne de la Sainte Vierge Marie de Marquette Park à Chicago, la chapelle Sainte-Anne au cimetière Saint-Casimir d'Amsterdam (État de New York), l'église Saints-Pierre-et-Paul à Tamaqua (Pennsylvanie). L'artiste a également créé des projets d'envergure pour l'intérieur de bâtiments publics. Un de ces projets fut la création de bas-reliefs pour le Centre pénitencier de Rikers Island pour lesquels

l'artiste innova en mariant les différentes techniques de la sculpture, de la mosaïque, de la fresque et du vitrail.

Après le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie, Jonynas chercha à transférer l'essentiel de ses œuvres dans son pays natal. Les œuvres de l'artiste se trouvent aujourd'hui non seulement dans les musées de Lituanie mais aussi de Lettonie, d'Estonie, d'Allemagne, de Belgique, des Pays-Bas et des États-Unis. En 1993, le peintre a été élevé au titre de Commandeur de l'Ordre du Grand-duc Gediminas et, trois ans plus tard, il fut fait docteur honoris causa de l'Académie des beaux-arts de Vilnius, à titre de reconnaissance pour sa contribution à l'art lituanien.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

Les Karaïmes, peuple de Lituanie

par Marielle Vitureau

L'histoire des Karaïmes¹ de Lituanie est longue de six cents ans. Ce peuple est reconnu aujourd'hui tout à la fois comme minorité nationale et communauté religieuse. Les Karaïmes actuels sont les descendants des 380 familles que le grand-duc Vytautas a installées dans la ville de Trakai, alors capitale du grand-duché de Lituanie, à la fin du XIV^e siècle, après avoir vaincu la Horde d'Or sur les rives de la Mer noire. Depuis l'indépendance retrouvée de leur pays, les Litvaniens semblent redécouvrir la minorité karaïme. En 1997, une grande étude ethnique et statistique a été réalisée pour mieux les connaître à l'occasion du six centième anniversaire de leur installation en Lituanie. À Trakai, le filon touristique qu'ils représentent est de plus en plus exploité. Les restaurants karaïmes proposant des *kybynai*, sorte de chaussons de pâte farcis à la viande de mouton, sont plus nombreux chaque année. Les serveurs en costume traditionnel prennent volontiers la pose avec les touristes de passage. Lors du recensement général de 2001, 273 citoyens litvaniens, sur 3,5 millions, se sont déclarés être de nationalité karaïme. Mais quelle est leur origine ? Quelle langue parlent-ils ? Comment est née leur religion ? Pourquoi se sont-ils installés en Lituanie ? Que signifie être karaïme aujourd'hui ?

L'origine

Le karaïsme, courant du judaïsme, est apparu au VIII^e siècle après Jésus Christ en Mésopotamie, en réaction au judaïsme rabbinique, marqué par les interprétations du Talmud. Le retour au texte de l'Ancien Testament et le respect des Dix Commandements sont les principes fondateurs de cette nouvelle religion. De nombreuses académies karaïmes voient le jour à Jérusalem et, de là, de nombreuses activités missionnaires sont menées, notamment chez les Khazars, l'un des plus vieux peuples nomades d'ethnie turque installés dans les steppes au nord et à l'est de la mer Noire. Ces derniers se distinguaient entre autres par leur grande tolérance vis-à-vis des

¹ Les Karaïmes sont également appelés les Karaïtes, orthographié parfois Caraites. L'usage de ces deux appellations n'est pas normalisé. La thèse selon laquelle le terme Karaïte est utilisé uniquement pour les adeptes de la religion karaïme et d'origine non turque est contestée par Halina Kobeckaitė dans sa monographie *Lietuvos karaïmai (Les Karaïmes en Lituanie)* publiée en 1997 à Vilnius. La communauté résidant en Lituanie se désigne elle-même par l'appellation « karaïme ».

diverses religions. Le karaïsme rencontre alors de plus en plus d'adeptes. L'origine khazare des Karaïmes de Lituanie et de Crimée est incontestée pour de nombreux auteurs. Les différents peuples turcs de la région convertis au karaïsme perdent peu à peu leurs caractéristiques et forment un nouveau groupe ethnique. Karaïme désigne alors autant un groupe ethnique converti à cette religion.

L'arrivée en Lituanie

En 1392, le grand-duc lituanien Vytautas renonce définitivement à une alliance avec l'Ordre Teutonique et reçoit des mains de Jogaila le pouvoir sur toute la Lituanie. Fin diplomate et stratège

militaire, le grand-duc se sent alors assez fort pour partir à la conquête des territoires orientaux, les terres russes et tatares. Impliqué dans les luttes tatares internes, Vytautas lance en 1397 trois expéditions en direction de la mer Noire. Il remporte trois batailles décisives, la Horde d'Or capitule et le grand-duc ramène avec lui de nombreux prisonniers de guerre, dont les Karaïmes. Le lieu précis où Vytautas a rencontré les Karaïmes est encore inconnu. Le souverain lituanien installe les Karaïmes à Trakai, alors capitale du grand-duché de Lituanie, mais aussi dans les villes de Biržai, Naujamiestis et Panevėžys, non loin des frontières de son État avec les territoires appartenant aux chevaliers Teutoniques. Ils ont la réputation d'être de valeureux guerriers et des gardes fidèles. L'installation des Karaïmes est à « lier à la politique du grand-duc de peupler des contrées vides, de construire des châteaux et de fonder des villes, tout comme de relancer le commerce et la vie économique ».²



La kenessa de Vilnius

² Dans son article intitulé *Les Karaïmes en Lituanie* et publié dans le n°24 de *Diasporiques* en décembre 2002, Suzanne Pourchier-Plasseraud se demande « s'il s'agit d'une réalité historique ou d'une construction de l'historiographie karaïme et lituanienne ? Certains auteurs se demandent si n'existaient pas déjà des communautés isolées provenant de migrations successives ? Toujours est-il que Vytautas le Grand accorde un statut définitif à cette population et l'établit notamment dans sa capitale, Trakai. »

Au fil des siècles, la ville de Trakai est toujours restée la « capitale » et le centre spirituel de la communauté karaïme de Lituanie. Installée à l'origine dans un quartier à l'écart, entre les deux châteaux du souverain, les Karaïmes sont principalement des militaires. Ils assurent la sécurité des grands-ducs et montent la garde. La communauté jouit d'un statut exceptionnel. Dès 1441, par décret, la communauté peut jouir des privilèges de la charte de Magdebourg, accordée aux villes pour leur administration. Son chef élu, le *vaitas*, est directement sous l'autorité du grand-duc. La communauté dispose également de son propre sceau. Recevant des terres en compensation de leur engagement militaire, les Karaïmes peuvent accéder à des titres de noblesse. Ils font du commerce, se consacrent au fermage des douanes. Ils excellent également dans l'élevage des chevaux, ainsi que dans l'agriculture et l'horticulture. La culture du concombre est une de leurs spécialités. Les maisons des Karaïmes sont également caractéristiques, dos à la rue, leurs façades tournées sur le côté. Elles sont visibles aujourd'hui dans la rue *Karaimų* à Trakai.

Vytautas le Grand occupe toujours une place à part pour les Karaïmes. Ses relations avec cette communauté d'origine turque ont toujours été excellentes et il fait l'objet d'un culte particulier chez les Karaïmes, qui possèdent souvent dans leur maison un portrait du souverain lituanien. Poèmes et récits ont été écrits à sa gloire.

Leur religion

Aujourd'hui considérés comme une minorité nationale en Lituanie, les Karaïmes bénéficient également du statut de communauté religieuse. Anan, fils de David, est le premier théoricien du karaïsme. Il vécut en Mésopotamie, au VIII^e siècle. Il rédigea *Le livre des Préceptes*, texte fondateur et plus ancien document karaïme. Le plus important des préceptes est le suivant : « Étudiez scrupuleusement la Bible et ne me faites pas confiance ». À l'origine du mot karaïsme est le verbe *kara*, signifiant autant en hébreu qu'en arabe *lire, réciter les Écritures Saintes*. Dans l'étymologie même du mot karaïsme, courant du judaïsme, réside l'essence de cette nouvelle religion, à savoir ne croire qu'en l'Ancien Testament et refuser tout commentaire et interprétation des textes.

Le lieu de culte des Karaïmes s'appelle *kenessa*. De forme carrée, il est surmonté d'une coupole. Aujourd'hui, deux *kenessa* sont encore ouvertes au culte en Lituanie. La plus ancienne se trouve à Trakai et se visite. Construite au XV^e siècle, elle a été restaurée en 1997 et est restée, comme à l'origine, en bois. La seconde se dresse à Vilnius. Le chef spirituel de la communauté karaïme est le *Hakham*. La liturgie karaïme suit les règles définies à la fin du XIII^e siècle. Psaumes et autres textes bibliques sont lus lors du culte, les

fidèles priant, le visage tourné vers le Sud. Réunies à l'étage dans la kenessa, les femmes prient séparément des hommes. La tradition exige de ne pas faire de festin et de ne pas consommer de l'alcool avant de se rendre au culte. C'est d'ailleurs un moment qui réunit toute la famille au grand complet.

Les Karaïmes utilisent un calendrier lunaire pour déterminer leurs principales fêtes. Le cycle liturgique débute le premier jour du printemps, tout comme l'année civile pour les Karaïmes. *Tymbyl chydzy*, l'équivalent de Pâques, est la grande fête karaïme. Comme plat principal sont servies des brochettes de mouton ou de veau. Des galettes non levées remplacent le pain et sont offertes aux visiteurs. De même, les Karaïmes célèbrent la Nouvelle Année, le début des travaux agricoles, ainsi que les moissons. Ils doivent une fois par an se confesser et observent également six jeûnes d'une importance différente tout au long de l'année.

Leur langue

La langue karaïme, qui peut s'écrire aussi bien en alphabet latin, cyrillique ou hébreu, appartient au groupe occidental des langues kipchak issu de la famille des langues altaïques. Trois dialectes karaïmes sont parlés : le dialecte de Crimée, celui de Lutzk-Halicz en Galicie et le dialecte de Trakai. Comme la communauté karaïme de Lituanie a vécu éloignée et sans contacts avec les autres peuples turcs, sa langue a conservé ses traits archaïques et sa pureté. De ce fait, une grande partie de son lexique, en particulier le vocabulaire guerrier, a été conservée, alors que les autres langues turques ont fait appel à des mots d'emprunt. En revanche, en contact avec les langues slaves et le lituanien, le karaïme parlé en Lituanie s'est enrichi de nombreux emprunts à ces langues. Le karaïme est une langue agglutinante, caractéristique des langues turques. Des suffixes indiquant le pluriel, la possession ou l'action s'agglutinent à un mot racine.

L'un des premiers à avoir étudié les Karaïmes et leur langue est le Suédois Gustav Peringer. En 1690, cet orientaliste a été chargé par le roi de Suède de mener une expédition pour étudier les Karaïmes. Professeur de l'université d'Uppsala, Gustav Peringer a été l'un des premiers à décrire dans son livre *Epistola de Karaitis Lithuaniae* leurs particularités ethniques et linguistiques. La Réforme et l'exigence de présenter les textes religieux dans les langues vernaculaires sont à l'origine de l'intérêt suscité pour les Karaïmes.

Après la visite du Suédois, le théologien Saliamonas Trakietis, l'un des plus grands savants karaïmes a été invité à enseigner en Suède. Il est l'auteur de plusieurs hymnes religieux. L'un de ses cantiques, créé après l'hécatombe provoquée par l'épidémie de peste en 1714, est toujours chanté à l'occasion de la fête des Morts, à l'endroit où les victimes de la mort noire sont enterrées.

Les proverbes et les dictons font partie des traditions karaïmes. Appelés

en karaïme *Ata siozliari (les Mots du père)*, les dictons formés de deux vers sémantiquement identiques et rimant sont un concentré de sagesse populaire et ancestrale : *Bart jeri – bart jemi*, tu possèdes des terres, tu peux te nourrir.

Au fil de l'histoire

Après une période d'épanouissement jusqu'au XVII^e siècle, les Karaïmes subissent les vicissitudes de l'histoire du grand-duché jusqu'à la domination tsariste. Les Karaïmes obtiennent une reconnaissance particulière de la part de Catherine II. Ils se différencient désormais complètement des Juifs. Dès 1827, ils sont exemptés du service militaire. En 1863, ils sont reconnus comme une nationalité au sein de l'Empire russe.

Au tournant du XX^e siècle, alors que la conscience nationale des Lituaniens s'éveille, un phénomène semblable s'opère chez les Karaïmes. Leurs activités sociales, culturelles et éducatives sont intenses. Des associations sont créées. Le besoin est grand de s'affirmer et de s'identifier comme Karaïme. Deux journaux karaïmes sont alors édités en Lituanie, l'un en langue russe à Vilnius, l'autre en langue karaïme à Panevėžys, de 1934 à 1939. Des articles sur l'histoire, l'origine, la vie communautaire, y sont publiés tout comme des oeuvres littéraires.

Un rapport rédigé en 1934 par Corrado Gini, du Comité italien pour l'étude des problèmes de populations, préserve les Karaïmes de la barbarie nazie : les Karaïmes doivent-ils être considérés comme des Juifs ? Le rapport présente le Karaïme comme militaire et agriculteur, bien intégré dans la société et ayant peu de relations avec la communauté juive présente en Lituanie. En 1938, le Reich décide de ne pas les considérer comme une communauté juive.

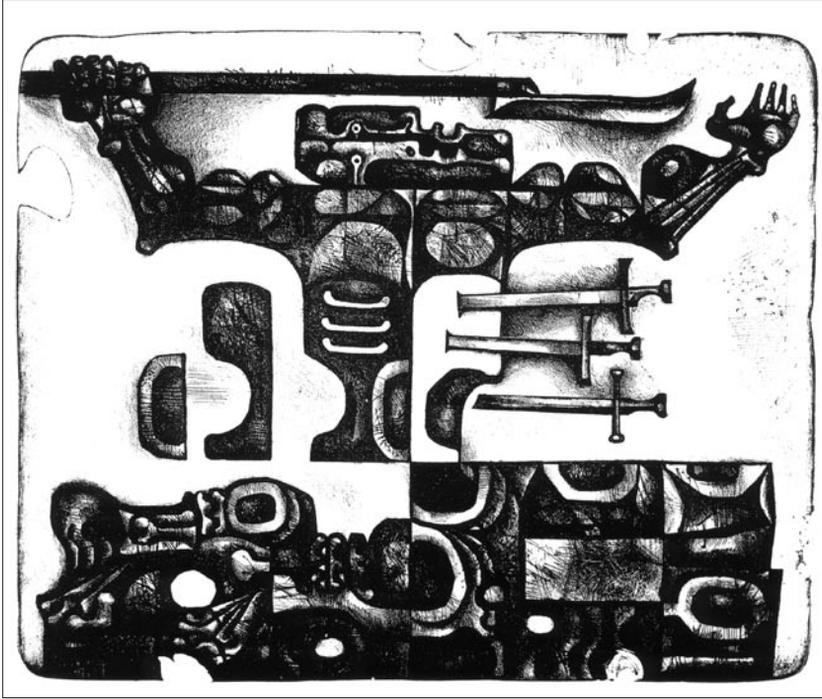
L'occupation soviétique après la Seconde Guerre mondiale anéantit toute tentative de revendication nationale. Les lieux de culte sont fermés ou détruits. « *Cette communauté est une minorité historique [...] dont la seule évocation, au temps du soviétisme, rappelait le grand-duc Vytautas le Grand et l'indépendance de la Lituanie* ».³

Être karaïme aujourd'hui

Ce n'est qu'avec la perestroïka et l'accession à l'indépendance de la Lituanie que la communauté karaïme se réorganise et existe à nouveau aux yeux des autres Lituaniens. Seul un nombre très restreint de personnes parle

³ Pourchier-Plasseraud, Suzanne *Les Karaïmes en Lituanie. Diasporiques* n°24. Décembre 2002

de nos jours couramment le karaïme. Pour y remédier, une école du dimanche a été instituée et des cours de langue sont organisés depuis plus d'une dizaine d'années, tous les étés, pour l'initiation des plus jeunes membres de la communauté. L'État lituanien soutient financièrement l'activité associative de cette minorité nationale reconnue. Il contribue également à la restauration des bâtiments appartenant à la communauté. En ce début du XX^e siècle et à l'heure d'Internet, les Karaïmes sont à la croisée des chemins. Au dire de leurs dirigeants, la responsabilité de la survie de la communauté karaïme sera dans les initiatives que chacun d'entre eux pourra entreprendre pour faire parler d'eux.



Algirdas Steponavičius, *L'insurgé de 1863*, 1969



Algirdas Steponavičius, *La source miraculeuse*, illustration pour le livre de Petras Cvirka *Les contes du pays de Niémen*, 1988

Le multilinguisme en Lituanie, hier et aujourd'hui

par Irena Smetonienė

De tout temps, la Lituanie a connu le bilinguisme, voire le multilinguisme. Ses habitants maîtrisaient souvent plusieurs langues dont l'usage dépendait de la période historique. À l'époque du grand-duché de Lituanie, les gens du peuple et les nobles utilisaient entre eux le parler lituanien. Celui-ci n'était cependant pas écrit et la chancellerie du grand-duché, pour ses actes officiels, se servait du ruthénien,¹ d'autant plus qu'une partie importante de la population, surtout dans le sud et l'est du grand pays qu'était la Lituanie de l'époque, était slave. Cette langue de chancellerie fut utilisée pour les actes officiels, même après l'union de la Lituanie avec la Pologne, et nombre de formules-types de cette langue sont encore présentes aujourd'hui dans la langue moderne qui a des difficultés à s'en passer. Après l'Union de Lublin (1569), la population lituanienne continua à garder ses dialectes lituaniens, tandis que la noblesse succomba à la polonisation. Les principaux foyers de cette polonisation furent les domiciles nobiliaires, les églises et les écoles. Le latin, qui fut pendant un temps une des langues officielles écrites de l'État – comme dans l'ensemble de l'Europe – céda aussi la place au polonais. La langue d'enseignement au moment de la fondation de l'Université de Vilnius en 1579 fut le latin et il continua à l'être jusqu'au XVIII^e siècle, lorsque le polonais le remplaça là aussi. Ce sont les habitants de la Samogitie qui résistèrent le plus à la polonisation. Ils conservèrent avec obstination leurs dialectes, coutumes et traditions. Ainsi est-il naturel que la plupart des hommes du réveil national lituanien du XIX^e siècle soient originaires de cette région.

Une autre période historique complexe commença en 1795, après le dernier partage de la Lituanie et de la Pologne, lorsque la majeure partie de la Lituanie fut intégrée à la Russie tsariste. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, la seule langue officielle fut le russe. Il était obligatoire de communiquer en russe avec les autorités administratives. Les écoles n'utilisaient que la langue russe et l'université avait été fermée. De 1864 à 1904, l'utilisation de l'alphabet latin pour le lituanien fut interdite, même pour les publica-

¹ Lire à ce sujet : Elmantas Meilus, *De l'usage du ruthénien dans le grand-duché de Lituanie*, Cahiers Lituaniens, n°7, 2006.

tions non officielles. Les enfants apprenaient le lituanien en cachette dans le cadre familial et les livres en caractères lituaniens étaient importés clandestinement de Prusse, aux risques et périls des passeurs. Cette période reste parmi les plus sombres de l'histoire de la Lituanie.

Lors du partage de la Lituanie et de la Pologne, une partie du pays, connue sous le nom de *Užnemunė* (« de l'autre côté du Niémen ») se retrouva en Prusse. Les Lituaniens de cette région furent progressivement intégrés à la culture allemande et furent largement germanisés à la fin du XIX^e siècle.

La petite nation lituanienne qui, par le passé, avait réussi à créer un grand État et à remporter des batailles contre des armées ennemies beaucoup plus importantes qu'elle, risquait d'arriver au point de non retour de sa disparition. Des intellectuels en Allemagne et en Russie considérèrent à l'époque que la nation lituanienne était effectivement en voie de disparition, d'où la nécessité, disait-on, d'étudier ce qui subsiste, dans le lituanien, de la langue source indo-européenne. Cependant, c'est durant ce même XIX^e siècle, à l'époque de la forte oppression russe, qu'émerge le mouvement de la Renaissance nationale initiée par des Samogitiens qui va de pair avec la prise de conscience nationale en Lituanie. Il convient de souligner que c'est la paysannerie, qui n'avait jamais abandonné sa langue d'origine, et non la noblesse, qui réussit à convaincre les Lituaniens que l'attribut essentiel de la nation était bien sa langue et qu'elle était la condition *sine qua non* du développement d'une culture nationale. À la fin du XIX^e siècle, la nécessité de pouvoir disposer de sa propre langue, avec une orthographe unifiée, avait fait son chemin.

Le multilinguisme pénétra non seulement dans la vie officielle, mais aussi dans la littérature. À l'époque du grand-duché de Lituanie, des œuvres furent écrites en ruthénien et en latin et, durant la période de l'Union de Lublin, en polonais et en lituanien. Au XIX^e siècle, le multilinguisme céda la place à deux bilinguismes distincts : en Grande Lituanie, ce fut le lituanien et le polonais et, en Petite Lituanie, le lituanien et l'allemand. Cette littérature fut principalement ecclésiastique, et la première œuvre littéraire fut publiée seulement à la fin du XVIII^e siècle : c'est le célèbre recueil de poèmes « Saisons » de Donelaišis.

Au début du XX^e siècle, la langue standard fut enfin fixée, fondée sur le dialecte de la région de Suvalkija. Dans la Lituanie indépendante (1918-1940), pour la première fois dans l'histoire du pays, le lituanien devint langue officielle de l'État. Elle acquit tous les droits et son champ d'utilisation fut étendu à tous les aspects de la vie. Si l'élite lituanienne maîtrisait plusieurs langues étrangères (français, allemand, polonais et russe essentiellement), ce ne fut plus un multilinguisme forcé mais, au contraire, une marque de niveau d'instruction. La situation changea après l'annexion de la

Lituanie par l'Union soviétique en 1940. La plus grande perte fut le fait que le lituanien ne fut plus considéré comme langue unique de l'État. Elle fut concurrencée dans la vie publique et officielle par le russe, avec le risque de devenir une langue du quotidien. Le bilinguisme commença à se répandre. Au début, ce processus fut tout d'abord naturel, vu le grand nombre de spécialistes russophones qui vinrent en Lituanie et qui ne cherchaient même pas à apprendre le lituanien. Par la suite, le bilinguisme fut favorisé par des mesures administratives : le russe fut enseigné dans les écoles maternelles et aux enfants qui n'avaient pas encore les acquis de la parole en langue maternelle. Là où ce fut possible, des écoles mixtes furent créées ; dans les écoles supérieures, des groupes ayant le russe comme langue d'enseignement furent introduits. Il fut prévu d'enseigner certaines matières en russe, même dans les écoles secondaires. La langue accusa la pénétration des mots et tournures russes. L'impact le plus désastreux fut sur l'intelligentsia. La base de la langue resta intacte, pour une fois, dans les villages et c'est là où, pendant l'annexion, les traditions et la conscience nationale furent préservées. À nouveau, l'élite originaire des régions rurales fit tout pour valoriser la langue nationale et pour préserver l'âme lituanienne.

Durant toute son histoire, on le voit bien, le lituanien fut en position défensive et en concurrence avec d'autres langues. Or, cela fait maintenant presque deux décennies que la Lituanie a recouvert son indépendance. Au début, les Lituanais se sont réjouis d'avoir pu rendre au lituanien son statut unique de langue de l'État et se libérer de l'emprise du russe. Cependant, au tout début du rétablissement de l'indépendance déjà, il était clair que la petite Lituanie au sein de l'Europe ne pouvait pas se contenter de son monolinguisme. Même si la Constitution du pays confère au lituanien le statut officiel et que ce statut est décliné dans les lois relatives à la langue, l'anglais pénètre de plus en plus dans la vie publique. La société civile, qui voyait dans l'anglais une marque positive d'occidentalisation du pays, commence petit à petit à le traiter comme cela avait été le cas pour le russe à l'époque soviétique. De plus en plus souvent, lors de conférences, il est courant d'entendre dire que l'anglais est aussi agressif que le russe autrefois et que les fonctionnaires lituanais se comportent de la même façon que ceux de l'époque soviétique. Ainsi, si l'accueil est favorable à l'enseignement de certaines disciplines en anglais dans les écoles, le phénomène va plus loin aujourd'hui : l'anglais est enseigné dès l'école maternelle ; dans les universités et les écoles supérieures, des cycles complets sont enseignés en anglais ; les enseignants sont obligés d'écrire leurs articles exclusivement en anglais. Par ailleurs, certains suggèrent de ne plus traduire en lituanien des documents publiés par les institutions européennes, ainsi que certains textes publics. Il serait pourtant sage de ne pas oublier les leçons de l'histoire afin d'éviter une situation qui pourrait amener la nation à une nouvelle résistance et à rejeter l'Europe.

Les problèmes liés au bilinguisme et au multilinguisme peuvent être abordés de diverses manières. Les références ne sont pas non plus toujours les mêmes. Ainsi, une personne qui parle le dialecte à la maison et la langue nationale dans la vie publique est déjà bilingue. Si la même personne apprend une ou deux langues étrangères à l'école, elle devient multilingue. À cet égard, la plupart des Samogitiens considèrent qu'ils sont bilingues, car leur dialecte est très différent du lituanien officiel basé sur le dialecte d'une autre région. Le multilinguisme est aussi propre aux minorités nationales de Lituanie, et tout particulièrement aux représentants des grandes nations voisines, polonaise et russe. Des études montrent que les personnes élevées dans un milieu bilingue apprennent facilement d'autres langues étrangères et n'ont pas de barrière psychologique à parler une autre langue. Elles sont favorables au bilinguisme et même au multilinguisme dans le domaine public le plus étendu. Cependant le nombre croissant d'enfants qui manipulent plusieurs langues suscitent de vrais soucis, aussi bien pour les professeurs que pour les parents, et notamment les enfants qui reviennent de l'étranger où ils ont fréquenté pendant plusieurs années les écoles anglaises à Bruxelles, en Irlande ou ailleurs.

De nouvelles techniques d'enseignement sont élaborées, notamment pour que les représentants des minorités nationales puissent apprendre la langue de l'État et être intégrés naturellement dans la vie du pays tout en gardant l'acquis de leur langue maternelle. Pour rédiger les manuels et mettre en place un enseignement bilingue des enfants, il convient d'adapter les programmes selon le contexte de l'enfant : s'agit-il du bilinguisme dès le plus bas âge ; d'enfants qui apprennent deux langues en même temps (exemple d'enfant de couple mixte) ; de bilinguisme tardif lorsque la deuxième langue est apprise après la maîtrise de la langue maternelle ; ou encore de bilinguisme chaotique lorsque les parents alternent les langues.

Pour les Lituaniens, l'important dans le bilinguisme reste de savoir la place qu'occupera demain le lituanien parmi les langues mondiales dominantes et quelle sera leur influence sur leur langue maternelle. Si l'un des aspects positifs du multilinguisme est incontestablement, grâce aux échanges, aux études à l'étranger et à la découverte d'autres cultures, d'être un moteur de développement, de progrès et d'ouverture, certains y voient aussi des aspects négatifs. La langue lituanienne commune s'est en effet constituée assez tardivement, plus précisément au début du XX^e siècle. Or, jusqu'à aujourd'hui, elle n'a pas encore atteint le statut de langue standard mature et son système reste donc très fragile. Les mots intrus attaquent son système à tous les niveaux : prononciation déformée des voyelles et des diphtongues ; substitution de sons par d'autres ; en morphologie, confusion dans la création des mots, préfixes et suffixes, du genre et du nombre des substantifs ; en lexique, introduction de mots étrangers qui remplacent des mots d'ori-

gine en en déformant le sens ; dans la syntaxe, erreur d'accords et de déclinaisons, utilisation incorrecte des prépositions.

C'est à la commission d'État de la langue lituanienne², organe principal de la politique de la langue, qu'appartient le rôle très important d'évaluer l'expérience historique, de défendre la langue et de faire face aux mutations et changements en cours. Aussi n'est-il pas étonnant que la politique linguistique de la Lituanie puisse paraître quelque peu défensive et qu'elle restera telle.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

¹ Titre original : *Pasaka apie knyga*. Nouvelle parue dans le recueil *Puntuko akmuo*, Vaga (Vilnius), 1970. Concernant l'auteur Antanas Biliūnas (1905-1970), cf. le dernier paragraphe de l'éditorial *infra* p. 5.

² Personnage de contes populaires lituaniens.



Algirdas Steponavičius, *Terre*, illustration pour le livre de Kazys Boruta *Jurgio Paketurio klajonės*, 1963

« Attraction »

sélection de poèmes de Vladas Braziūnas

présentation et traduction de Jean-Claude Lefebvre

Considéré comme l'un des principaux poètes lituaniens contemporains, Vladas Braziūnas est né le 17 février 1952 à Pasvalys, au nord de la Lituanie. Après son baccalauréat et des études de philologie lituanienne, il a été assistant du recteur de l'université de Vilnius, puis a exercé diverses responsabilités dans le domaine de la presse, entre autres chef de rubrique de l'hebdomadaire *Gimtas kraštas* (*Le pays natal*), chef de service puis rédacteur en chef de la revue *Literatūra ir menas* (*Littérature et art*), commentateur au quotidien *Lietuvos rytas*. Vladas Braziūnas est l'auteur de nombreux recueils, parmi lesquels *Naktys yra didelės* (*Grandes sont les nuits*), dont la traduction française, due à Genovaitė Dručkutė, Asta Uosytė-Būčienė et Marc Fontana, a été publiée chez L'Harmattan en 2007. Ses poèmes ont également été traduits en des langues aussi diverses que l'albanais, le géorgien, l'italien, le letton, le polonais, le suédois. Par ailleurs, Braziūnas a effectué, seul ou en collaboration, la traduction en lituanien de poèmes d'auteurs allemands, lettons, polonais et russes.

1.

qu'il trouve sa croix hors de chez lui
qu'il cherche son pain dans les pierres du chemin
qu'il perde ses dents, son pyjama en lambeaux
qu'il soit effrayé plus que d'un paris

paris affamé, nourrissons-le, mais comment ?
sous les pieds de l'agneau l'eau est polluée
et les tiques se plaignent : le sang manque de saveur
envoyons-lui des songes qui ne vieillissent pas

masques des effigies sur les pierres tombales, hommes-cibles
tournés vers la souffrance ou l'attaque
bonne nuit, petits enfants, disons-nous avec art

pourquoi délires-tu, si tu n'as fait la guerre
que dans les songes effrayants des enfants d'azur
tu le savais, cela, on ne te le pardonnera pas

*Vilnius - Kunigiškiai, 3.XI.1981 – 29.XI.1982,
Braziūnas, Vladas. Slenka žaibas : eilėraščiai. – Vilnius : Vaga, 1983. – P.12.*

4. quatrains des dunes mortes. passants

vestiges des baltes païens sont les Lituaniens
pierres rongées sur le rivage
maisons péries, langues de désert
cernées par les collines de pins

sur eux sont des corbeaux, des aigles oppresseurs
dans la réalité des horreurs et dans les songes
voici, la Grande armée passa,
sa grandeur évanouie dans les gémissements

de Moscou en flammes crépitantes jusqu'à Gumbinè¹
de la glace aux nuitées de l'enfer
marches à travers les régiments gelés
veillées dans les champs de l'âge glaciaire

mais nous sous nos sables, nos *krikstai*²
ni partis ni revenus de nulle part
nous restons les vestiges des baltes, et de nous
un astre impitoyable témoignera au jour

Braziūnas, Vladas. Voro stulpas : eilėraščiai. – Vilnius : Vaga, 1986. – P.118

5. attraction

comment se fait-il
que les rivières restent sur la terre
comment se fait-il
que le lombric du Niémen se maintienne
sur l'asphalte usé de l'Europe
les cerises encore fermes
miroitent dans les nuages de fumée
mais que le blanc froid de l'avion
échappe à la paume

Zaporojie - Tbilissi - Vilnius, 30.VI.1985 -14.VII

Braziūnas, Vladas. Suopiai grėžia dangų : eilėraščiai. – Vilnius : Vaga, 1988. – P.13

¹ Nom lituanien de l'ancienne localité en Prusse orientale (Gumbinnen, en allemand), aujourd'hui dans l'enclave de Kaliningrad (Gussew, en russe)

² Poteaux funéraires traditionnels en bois de la presqu'île de Neringa.

6. Avant-guerre

nous avons repris la capitale, mais perdu la patrie
les Lituaniens mourant de faim vont à Vilnius
oh ce sont les ruines et les écuries de Trakai qui leur parlent
comme si c'étaient les salles de Versailles

et ceux qui furent asservis, des siècles durant, à l'est,
aux khans des Tatares, aux boyards de Lituanie
et ceux qui reposent assoupis en Dieu
à force de regarder le remue-ménage du monde

les yeux clos par la glaise de la terre natale
pour qu'ils ne demandent pas
où filent les trains sur la terre lituanienne
et pourquoi ils s'y arrêtent

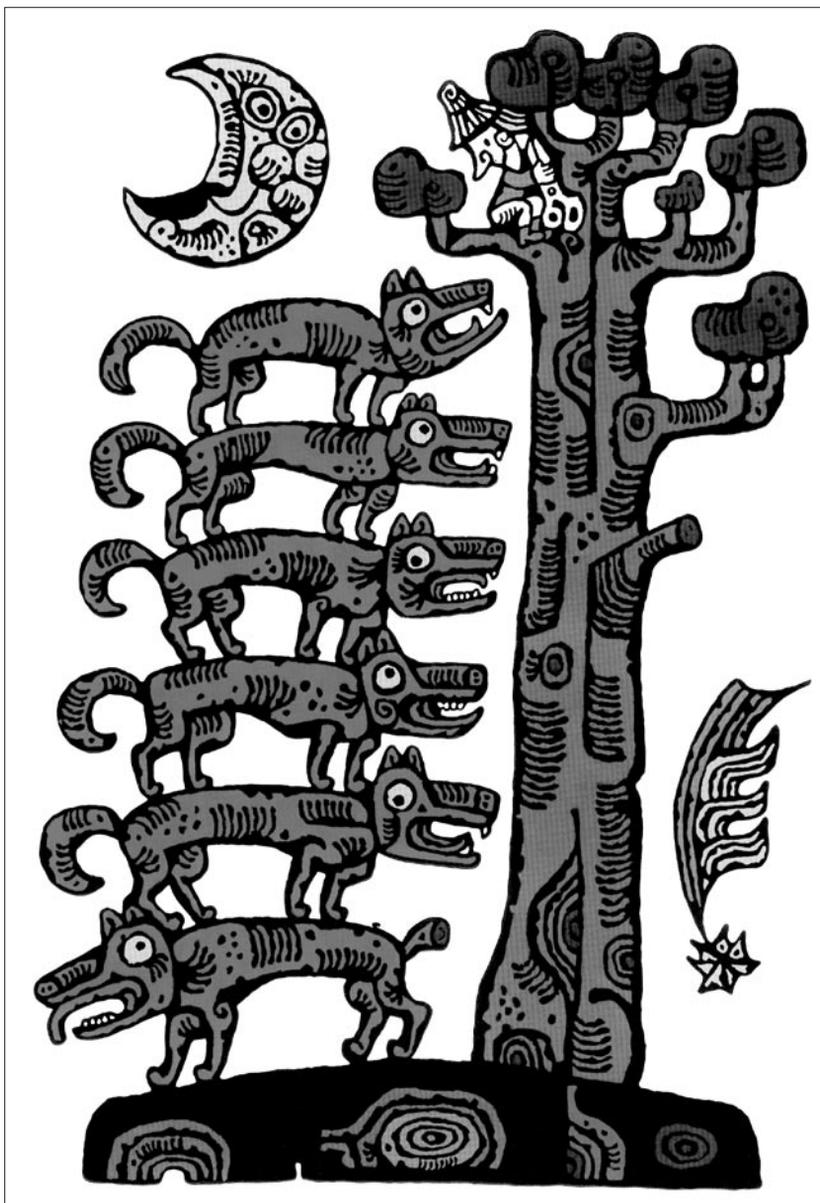
je t'en écrirais une lettre, les gonds des portes de fer
grincent, et s'ouvrent avec fracas
les portes d'un wagon, à travers le brouillard je vois les gardiens
pousser des formes dans la salle d'attente

au poste-frontière s'étalent des êtres affaiblis
ils n'insultent ni ne frappent, est-ce que je rêve,
personne ne me répond,
ni mots doux à réveiller les mourants

pour écouter des chansons, ni paroles méchantes,
êtres inconstants et pourtant opposés
sont le cœur et les lèvres soudées, c'est même étrange
comme je n'ai jamais su faire parler les lèvres

ni à toi, ni dans ma mémoire, c'est pourquoi je le répète
le cœur parle déjà, mais les lèvres ne savent pas encore
s'adresser à l'argile, à la brume, au vieillard, à l'enfant
et Dieu fasse que les lèvres ne parlent pas

Braziūnas, Vladas. Alkanoji linksniuotė : eilėraščiai. – Vilnius : Vaga, 1993. – P.89



Algirdas Steponavičius, illustration pour le conte *Le loup sans queue*, 1974

Sommaire des numéros précédents

N°1 (2000) – Le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990, dix ans après, par Vytautas Landsbergis – Chronologie des principaux événements politiques en Lituanie 1990-2000, par Philippe Edel – La vocation européenne de la Lituanie, par Egidijus Navikas – Les collections du Musée M.K. Čiurlionis de Kaunas, par Daina Kamarauskienė – Le séjour de Jean-Paul Sartre en Lituanie, par Mykolas Sluckis – La situation actuelle du français en Lituanie, par Patrick Donabédian – La Lituanie en marche vers la Francophonie, par Ugnė Karvelis.

N°2 (2001) – La lutte contre l'annexion soviétique après la Seconde guerre mondiale, par Antanas Stasiškis – Entre illusion et aveuglement : la France face à la question lituanienne (1920-1923), par Julien Gueslin – La langue lituanienne vu par les linguistes français, par Algirdas Sabaliauskas – Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes, par Guido Michelini – Le grand poète Maironis, par Aldona Ruseckaitė – Les poètes et écrivains lituaniens traduits en français, par Philippe Edel – «La flûte», une nouvelle de Jurgis Savickis.

N°3 (2002) – M.K. Čiurlionis (1875-1911), le monde comme symphonie, par Nathalie Lorand – L.H. Bojanus (1776-1827), un grand scientifique entre Ouest et Est, par Philippe Edel – Jonas Žemaitis (1909-1954), la figure de la lutte anti-soviétique, par Thierry Pinet – Le grand dictionnaire d'une petite nation, une histoire de cent ans, par Ona Kazūkauskaitė – «Touché !» et «La fin de Brisius», deux nouvelles de Jonas Biliūnas – «Lettres à Devdorakėlis et autres pensées», fragments de lettres de M.K. Čiurlionis.

N°4 (2003) – Les guerriers lituaniens de Napoléon, par Jean Grison – Cinq ans de déportation en Sibérie (1941-1946), mémoires de Aldona Graužinytė, avec une introduction d'Alain Rechner – Jonas Jablonskis (1860-1930) et le réveil de la langue lituanienne, par Arnoldas Pirockinas – Jurgis Baltrušaitis (1903-1988), érudit et visionnaire, par Ugnė Karvelis – Jurgis Baltrušaitis et la découverte de l'art chrétien de Transcaucasie, par Patrick Donabédian – Lionginas Šepka (1907-1985), portrait d'un artiste populaire lituanien, par Philippe Edel – «L'annuaire téléphonique», une nouvelle de Judita Vaičiūnaitė.

N°5 (2004) – Résistance au régime soviétique : le sacrifice de Romas Kalanta (1972), par Birutė Burauskaitė – L'exploit des knygnešiai, porteurs de livres de l'époque tsariste, par Karolina Paliulis – «Sur les forêts de Lithuanie» un texte de Jean-Emmanuel Gilibert (1784), annoté et commenté par Piotr Daszkiewicz – L'art des croix en Lituanie, par Alė Počiūlpaitė – Les croix de Lituanie selon l'album d'Adomas Varnas, par Joanna Ostaszewska-Nowicka – Vytautas Valius, graveur-illustrateur-peintre, par Philippe Edel – Algirdas Julien Greimas (1917-1992), le maître-mot, par Ugnė Karvelis – «Le conte des deux rois», une nouvelle de Kazys Saja.

N°6 (2005) – Une leçon d'histoire vivante : Vanda Juknaitė et les déportés de Laptev – La ligne artistique de Stasys Krasauskas par Aistė Jurga Krasauskaitė – L'herbe qui endort les ours, une vieille légende lituanienne, par Piotr Daszkiewicz et Tomasz Samojlik – Regard sur la Lituanie : «Lokis» de Prosper Mérimée, par Jean-Claude Lefebvre – Oscar Vladislas de Lubicz Milosz, poète français, diplomate lituanien, par Janine Kohler – Quand Oscar Milosz nous parle en lituanien, par Lucija Černiuvienė – La nouvelle prose lituanienne (1989-2005), par Laimantas Jonušys.

N°7 (2006) – Les ombres de la retraite de Russie, par Thierry Vette – Les Météorites de Vilnius, par Piotr Daszkiewicz et Radosław Tarkowski – Emmanuel Levinas de retour en Lituanie, par Jūratė Baranova – L'évangile photographique de Vilnius selon Jan Buřhak, par Margarita Matulytė – La magie de l'artifice chez Kęstutis Grigaliūnas, par Laima Kreivyte – De l'usage du ruthénien dans le grand-duché de Lituanie, par Elmantas Meilus – Les gardiens de la langue lituanienne, par Aida Kiškytė-Degeix – «Le livre du Destin» une nouvelle d'Antanas Biliūnas.

Turiny

Lietuva ir prancūzų kultūra pirmosios nepriklausomybės metais (1918-1940)

Julien Gueslin, istorijos mokslų daktaras, Strasbūras

Prancūzai Mėmelyje/Klaipėdoje 1920-1923

Bernard Jusserand, parodos « Prancūzai Klaipėdoje » Mažosios Lietuvos istorijos muziejuje bendraorganizatorius

Apie pirmąją lietuvių dailės parodą Vilniuje (1907)

Nathalie Lorand, meno istorikė, Paryžius

Algirdas Steponavičius : « Paslaptingas būties švytėjimas »

Birutė Žilytė, dailininkė, Vilnius

Vytautas Kazimieras Jonynas : « Pasaulio meno kryžkelėse »

Laima Bialopetavičienė, Lietuvos dailės muziejaus direktoriaus pavaduotoja

Karaimai – Lietuvos gyventojai

Marielle Vitureau, nepriklausoma žurnalistė

Keliakalbystė Lietuvoje, istorija ir dabartis

Irena Smetonienė, Valstybinės lietuvių kalbos komisijos pirmininkė, Vilnius

« Trauka » rinkiniai Vlado Braziūno eilėraščiai

Įžangą parašė ir eilėraščius išvertė Jean-Claude Lefebvre

Summary

Lithuania and French Culture During the First Period of Independence (1918-1940)

by Julien Gueslin, PhD in history, Strasbourg

The French in Memel/Klaipėda 1920-1923

by Bernard Jusserand, co-organiser of the eponymous exhibition at the History Museum of Lithuania Minor in Klaipėda

On the First Lithuanian Art Exhibition in Vilnius (1907)

by Nathalie Lorand, art historian, Paris

Algirdas Steponavičius : « The Mysterious Gleaming of Being »

by Birutė Žilytė, painter, Vilnius

Vytautas Kazimieras Jonynas : « At the Global Crossroads of Arts »

by Laima Bialopetavičienė, deputy director of the Lithuanian Museum of Art

Karaites, a People of Lithuania

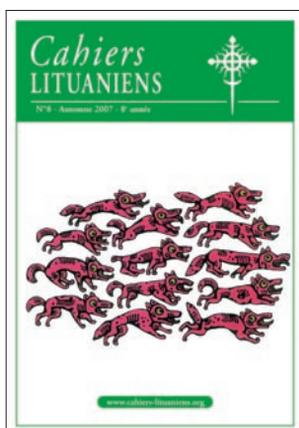
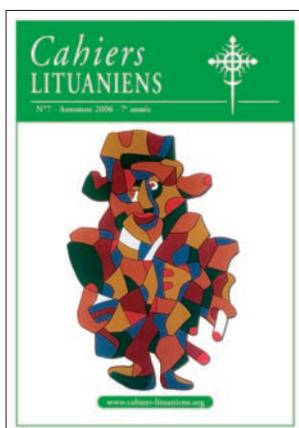
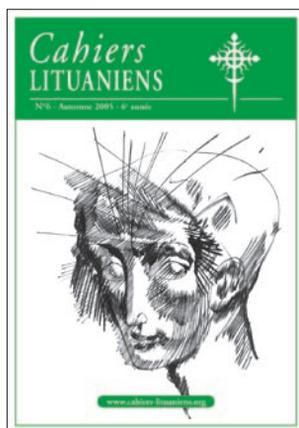
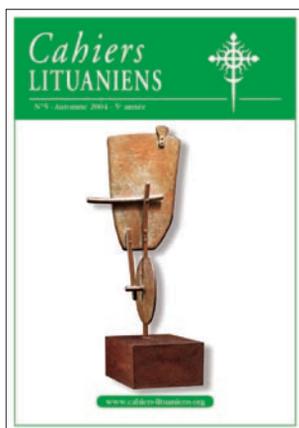
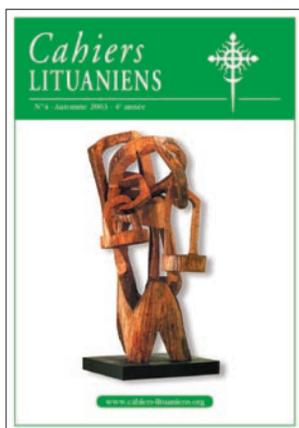
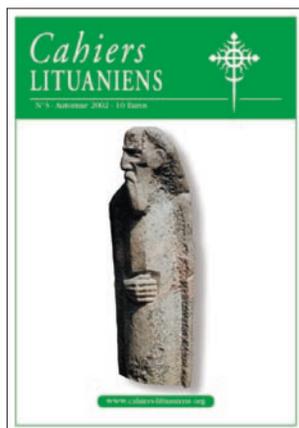
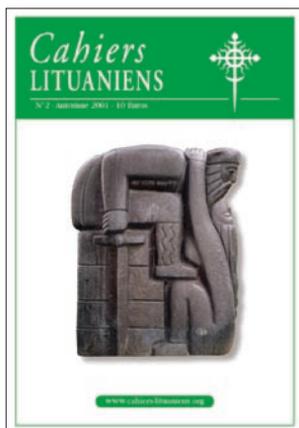
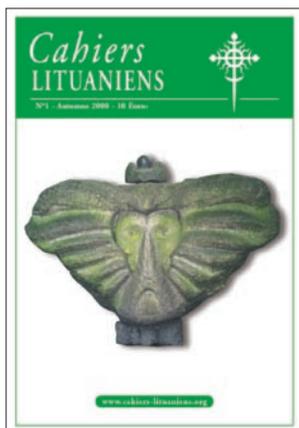
by Marielle Vitureau, independent journalist, Vilnius

Multilingualism in Lithuania : Past and Present

by Irena Smetonienė, chairwoman of the Lithuanian State Language Commission, Vilnius

« Attraction » a Selection of Vladas Braziūnas' Poems

Presentation and translation by Jean-Claude Lefebvre



Les Cahiers Lituanien sont publiés avec le soutien de la

FONDATION ROBERT SCHUMAN
L'EUROPE EN ACTIONS

www.robert-schuman.org

N° ISSN 1298-0021

N° ISBN 978-2-9521912-5-8



9 782952 191258

Pour en savoir plus sur les œuvres représentées
en couverture et leurs auteurs :
www.cahiers-lituanien.org/artistes